



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
—
HELVÉTIUS
—
TRAITÉ
DE L'ESPRIT

TOME III

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Rue de Valois, 2, Palais-Royal.

25 Centimes

50 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — VOLUMES A 25^a

CATALOGUE GÉNÉRAL

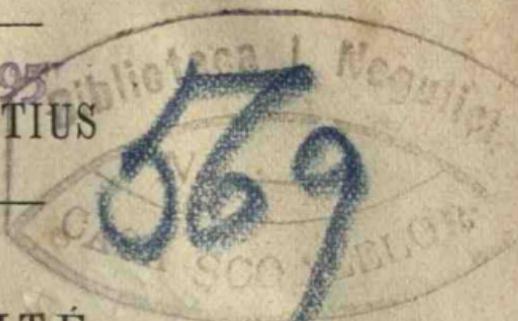
<i>Afféri</i> . De la Tyrannie..... 1	<i>Diderot</i> . Romans et Contes.... 3
<i>Arioste</i> . Roland furieux..... 6	— Mélanges philosophiques.... 1
<i>Beaumarchais</i> . Mémoires..... 3	<i>Duclot</i> . Sur les Mœurs..... 1
— Barbier. Mariage de Figaro... 2	<i>Erasme</i> . Eloge de la Folle.... 1
<i>Beccaria</i> . Délits et Peines..... 1	<i>Epictète</i> . Maximes..... 1
<i>Bernardin de Saint-Pierre</i> .	<i>Fénelon</i> . Télémaque..... 3
Paul et Virginie..... 1	— Education des Filles..... 1
<i>Boileau</i> . Satires. Lutrín..... 1	<i>Florian</i> . Fables..... 1
— Art poétique. Epîtres..... 1	<i>Foë</i> . Robinson Cruséé..... 4
<i>Bossuet</i> . Oraisons funèbres... 2	<i>Pontenille</i> . Dialogue des Morts. 1
<i>Boufflers</i> . Œuvres choisies.... 1	— Pluralité des Mondes..... 1
<i>Brillat-Savarin</i> . Physiologie	— Histoire des Oracles..... 1
du Goût..... 2	<i>Gœthe</i> . Werther..... 1
<i>Byron</i> . Corsaire. Lara, etc.... 1	— Hermann et Dorothée..... 1
<i>Cazotte</i> . Diable amoureux.... 1	— Faust..... 1
<i>Cervantès</i> . Don Quichotte..... 4	<i>Goldemith</i> . Le Vicaire de Wake-
<i>César</i> . Guerre des Gaules..... 1	feld..... 2
<i>Chamfort</i> . Œuvres choisies.... 3	<i>Gresset</i> . Ver-Vert. Méchant.... 1
<i>Chapelle et Bachaumont</i> . Voya-	<i>Hamilton</i> . Mémoires du Cheva-
ges..... 1	lier de Grammont..... 2
<i>Cicéron</i> . De la République.... 1	<i>Homère</i> . L'Illiade..... 3
— Catilinaires. Discours..... 1	<i>Horace</i> . Poésies..... 2
<i>Colin-d'Harleville</i> . Le Vieux	<i>Jouy-Dugour</i> . Cromwell..... 1
Célibataire..... 1	<i>Juvénal</i> . Satires..... 1
<i>Condorcet</i> . Vie de Voltaire.... 1	<i>La Boétie</i> . Discours sur la Ser-
— Progrès de l'Esprit humain.. 2	vitude volontaire..... 1
<i>Corneille</i> . Cid. Horace..... 1	<i>La Bruyère</i> . Caractères..... 2
— Cinna. Polyucte..... 1	<i>La Fontaine</i> . Fables..... 2
— Rodogune. Menteur..... 1	<i>Lamennais</i> . Livre du Peuple... 1
<i>Courier (P.-L.)</i> . Chefs-d'œuvres	— Passé et Avenir du Peuple... 1
Lettres..... 3	— Paroles d'un Croquant..... 1
<i>Cyrano de Bergerac</i> . Choix.... 2	<i>La Rochefoucauld</i> . Maximes... 1
<i>D'Alembert</i> . Encyclopédie..... 1	<i>Lesage</i> . Gil-Blas..... 3
— Destruction des Jésuites.... 1	— Diable boiteux..... 2
<i>Dante</i> . L'Enfer..... 2	— Bachelier de Salamanque... 2
<i>Démétrius</i> . — Philippiques et	— Turcaret. Crispin..... 1
Olymphiennes..... 1	<i>Linget</i> . La Bastille..... 1
<i>Descartes</i> . De la Méthode 1	<i>Longus</i> . Daphnis et Chloé.... 1
<i>Desmoulin (Camille)</i> . Œuvres. 3	<i>Mably</i> . Droits et Devoirs..... 1
<i>Diderot</i> . Neveu de Rameau... 1	— Entretiens de Phocion..... 1
— Paradoxe sur le Comédien.. 1	<i>Machiavel</i> . Le Prince..... 1

269.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

CONTROL 195
HELVETIUS

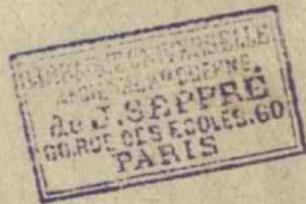


559

TRAITÉ
DE L'ESPRIT

538.

TOME III



PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, 2

1880

Tous droits réservés.

C/AB

1961

L

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
COTA 269

RE 157/03

828

B. C. U. Bucuresti



C538

DE L'ESPRIT

DISCOURS TROISIÈME

CHAPITRE XI

De l'ambition.

(Suite.)

Le désir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce désir n'y prenait point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux ? O toi ! lui dirait-on, qui sèches d'envie en contemplant le faste et la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble, et leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs ; alors tu ne verras dans les courtisans que des abeilles qui bourdonnent autour de leurs reine ; le sceptre même ne te paraîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours, auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guère, et préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents ? C'est que les grandeurs sont un bien, et peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, et par conséquent nous procurer plus d'avantages.

Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus désirable; et qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglais, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruit par un instinct secret, mais sûr, chacun sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons rois: c'est que la reconnaissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a consacré aux dieux cruels et colossaux, qui, portés sur les ouragans et les tempêtes, et couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est, enfin, qu'éclairé par cette connaissance, chacun sent qu'il doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnaissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le désir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux qui donnent le pouvoir et la considération ne sont pas proprement des plaisirs: ils n'en obtiennent le

nom, que parce que l'espoir et les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs; plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (2).

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus et la pompe éblouissante de l'ambition, on aperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fière ambition qui, le bras fumant de carnage, s'assied au milieu des champs de bataille sur un monceau de cadavres, et frappe, en signe de victoire, ses ailes dégouttantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnaître la fille de la volupté? Comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues et les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, et par conséquent les moyens de s'en procurer : les hommes désirent donc et les richesses et les dignités. Ils voudraient de plus faire fortune en un jour, et la paresse leur inspire ce désir : or, la guerre qui promet le pillage des villes au soldat et les honneurs à l'officier, flatte à cet égard et leur paresse et leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (2 bis) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique et les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol et à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner. parce que le gros jeu nous flatte

de l'espoir de grandes richesses, et nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

CHAPITRE XII

Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir du plaisir physique, pourquoi le plaisir échappet-il si souvent à l'ambitieux ?

On peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés qui, ennemis du bonheur d'autrui, désirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes, et jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots qui, en général, passent pour méchants, non que la foi qu'ils professent ne soit une loi d'amour et de charité; mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère (2^{ter}), sont apparemment des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, et qui, mornes, timides et malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce sont en très petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'âme, ils ne sont comptés que parmi les tyrans; et, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espèce, et ans cette espèce je les comprends presque

tous : ce sont ceux qui, dans les grandes places ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambitieux ; ils sont en naissant placés, pour ainsi dire, à la moitié (3) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwell, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il est à la fois occupé, et du soin de former de grands projets, et du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés, supposons qu'averse de ces plaisirs, et frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les désirs des grands, un homme de cette espèce veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie, où par conséquent le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intrigue : or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon

d'observer en passant qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'âme universelle de cette nation. Chez les sauvages du Septentrion, qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse et de pêche, c'est la faim et non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse et de la pêche, et sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (3 bis). En ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes et de l'envie de leur plaire; le désir même qu'on a d'en imposer aux hommes par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux désirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre, il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il

est donc certain que, dans la jeunesse, et jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, et sacrifier presque toujours le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis presque toujours, parce que la route de l'ambition est ordinairement très longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussitôt que satisfaite, remplace toujours un désir rempli par un désir nouveau; qui de ministres voudraient être rois, qui de rois aspireraient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, et voudraient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires; et supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses désirs seront étouffés.

Mais ces désirs ne fussent-ils qu'attiédés, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé et glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés; alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chute, par un triste apanage de la grandeur, il sera misérable sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageait son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respect dont la jouissance a pu quel-

quefois lui paraître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, et réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui et de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le désir de conserver succède donc en son cœur au désir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse et de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement désirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, et doit en effet se livrer tout entier à ses anciennes occupations; parce qu'une âme toujours agitée de craintes et d'espérances vives, et sans cesse remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre par hasard quelques plaisirs, ces

plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices que parce qu'ils y sont rares et semés çà et là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Libye, et dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on aperçoit entre la conduite d'un ambitieux et les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir et la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice et l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII

De l'orgueil.

L'orgueil n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose par conséquent l'existence des hommes, et même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir ou de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connaissance du beau et de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé et honoré comme tel. L'idée de l'estime a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble et superbe désir de se plaire à lui-même, et qui, content de sa propre estime se croit indifférent à l'opinion générale,

est, en ce point, dupe de son propre orgueil, et prend en lui le désir d'être estimé pour le désir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un désir secret et déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, la force et de l'agilité de son corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles? c'est que la force et l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un Français que d'un sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du désir de s'assurer de son excellence et de sa supériorité. Dans cette hypothèse, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard, lui paraîtra sans doute la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres et celle des armes, ce serait par conséquent à la première qu'il donnerait la préférence. Oserait-il contredire César lui-même? ne conviendrait-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat et le hasard; et qu'au contraire, les lauriers des muses appartiennent sans partage à ceux qu'elles inspirent? N'avouerait-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance et la lâcheté sur un char de triomphe, et qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire le désir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la première espèce de gloire lui paraîtrait la plus considérable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond, ne change-

rait point à cet égard son opinion : il sentirait que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talents du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public que les maximes d'un sage, qui ne paraissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au désir d'être estimé qu'on doit le désir d'être estimable et que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on désire l'estime pour l'estime même, et si cet amour de l'estime ne serait pas l'effet de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? serait-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, et par conséquent à l'orgueil, qui voulant s'estimer, et ne pouvant s'estimer seul, a besoin de suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, et pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais, si nous ne devons qu'à ce motif le désir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire celle qui nous serait accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paraîtrait sans contredit la plus flatteuse et la plus désirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune et à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planètes habitées par des êtres semblables à nous; supposons

qu'un génie vint à chaque instant nous informer de ce qui se passe et qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays et celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce serait à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devrait donner la préférence sur celle de ses concitoyens ? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au désir qu'on a de s'assurer de son mérite qu'on doit le désir de l'estime, mais aux avantages que cet estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique recherchent les grandes places, dans les siècles mêmes où, contrariés par des intrigues et des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation, où par conséquent ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugements, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit : et l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cet espèce d'empire que l'estime donne sur les âmes ; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle on est indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'a aucune relation, et il est peu de Français qui fussent fort touchés de l'estime qu'auraient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudraient envahir l'estime universelle, et qui seraient même jaloux de l'estime des terres australes, ce désir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (4).

La dernière et la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (5), et la disette où l'on est de grands hommes, dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents et des actions utiles à ses concitoyens, pourvu que ses concitoyens reconnaissants, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'inexactitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend, dans tous les siècles et tous les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudrait-on s'armer contre cette conclusion de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, surtout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres prin-

cipes et s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglais au suicide, ou que, dans un siècle très superstitieux comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique et plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne désire d'être estimable que pour être estimé, et qu'on ne désire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, et les autres sont les moyens d'acquiescer ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil et de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante en apparence du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer par ce dernier exemple tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE XIV

De l'amitié.

Aimer, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce serait un effet sans cause. Les

hommes n'ont pas tous les mêmes besoins; l'amitié est donc entre eux fondée sur des motifs différents. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de conserver, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence il est des amis de plaisir, d'argent (6), d'intrigue, d'esprit et de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, et de s'en former des idées nettes.

En amitié comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche partout le héros; on croit à chaque instant l'avoir trouvé; on s'accroche au premier venu; on l'aime tant qu'on le connaît peu et qu'on est curieux de le connaître. La curiosité est-elle satisfaite, on s'en dégoûte; on n'a pas rencontré le héros de son roman. C'est ainsi que l'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très difficile que le même besoin, et par conséquent la même amitié (7), subsistent entre deux hommes : aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (8).

Mais si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement et son dépérissement, qui le sait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, et n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer, il ne s'emporte pas contre lui; il gémit sur la nature humaine et s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous envi-



ronne cherche à cet égard à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, et s'en persuadent la réalité jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux et leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimaient pas autant qu'ils le pensaient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer et d'être aimés très vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit et même aux qualités de l'âme, et que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise, un homme d'esprit disait assez plaisamment à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (9) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades et point de passion; parce que les moments du début, ajoutait-il, sont en l'un et l'autre genre toujours les moments les plus vifs et les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent point, font des dupes et ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler en leur faveur sur un pareil portrait (10).

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme et une femme se sauvent dans une île déserte; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre et s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme et de cette femme, qui se seraient peut-être détestés s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr, l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à sa douleur; il faut avoir habité l'île déserte pour en sentir toute la violence.

Mais si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est par conséquent des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions, et enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenait un compagnon d'armes, ou deux chevaliers faisaient communauté de gloire et de danger, où la lâcheté de l'un pouvait coûter la vie et l'honneur à l'autre, alors, devenu par son propre intérêt plus attentif au choix de ses amis, on leur était plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort devaient certai-

nement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié était en grande vénération et comptée parmi les vertus : elle supposait du moins dans les duellistes et les chevaliers beaucoup de loyauté et de valeur ; vertus qu'on honorait beaucoup, et qu'on devait alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étaient presque toujours en action (11).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différents, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que, dans des temps de troubles et de révolutions, et dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte et plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille ? L'histoire fournit dans ce genre mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose dans un homme du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières et de la prudence ; qualités qui, absolument nécessaires dans ces moments de troubles, rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (12), à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles ; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier, de combats à livrer, et qu'on n'a par conséquent besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, et ce qu'on appelle l'*esprit de société*, a soustrait une infinité de gens au besoin de

l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié (13); on n'attache donc plus au mot *ami* les mêmes idées qu'on y attachait autrefois; on peut donc en ce siècle s'écrier avec Aristote : O mes amis! il n'est plus d'amis (14).

Or, s'il est des siècles, des mœurs et des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis, et si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin, il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : et ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères faibles et timides qui, dans toutes leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide et par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, et qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde; parce que celle-ci, d'un caractère doux et aimable, ne perdait dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdait en lui le martyr de ses caprices, et le seul pût homme qui pût les supporter.

Il est en effet des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, et qui font leurs délices de la conversation des gens

instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres et les plus constants. Leur âme, toujours ouverte à l'amitié, en connaît tout le charme. N'ayant, par supposition, aucune passion qui puisse contre-balancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très éclairée et très courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs et des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches et puissants sont-ils communément peu sensibles à l'amitié; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches et les puissants regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux importunes demandes des malheureux, il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (15). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférents à l'amitié; et ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (16). Accoutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, et d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse qui, dans la première jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié); aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. « Ce sont souvent, comme l'a dit une femme de

beaucoup d'esprit, moins des hommes insensibles, que des hommes désabusés. »

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (17), et que ce besoin varie selon la différence des siècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions et des caractères. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas du moins un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On désire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui; pour épancher notre âme dans la sienne, et jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête, on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit et sa réputation. Est-on dans la misère, on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence; et son entretien nous épargne, du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs que l'on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs et de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs et les peines physiques; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance qui supposent l'existence des premiers, et qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence, il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition et les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines et de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espèce de passions; et qu'ainsi les peines et les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.

CHAPITRE XV

Que la crainte des peines ou le désir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

Qu'on ouvre l'histoire et l'on verra que dans tous les pays où certaines vertus étaient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes et ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Bèotiens, et généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? c'est que dans ces pays les femmes n'accordaient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque et Platon, sont les plus propres à élever l'âme des peuples, et la plus digne récompense des héros et des hommes vertueux.

C'était vraisemblablement par ce motif que le sénat romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les dames romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs grecques, faisait dire à Platon que le plus beau devait, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avait eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres

l'amant à côté de la maîtresse, pratique qu'il regarda toujours comme très propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens ! ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inspiraient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageaient entre eux les richesses et les femmes des vaincus ; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté était le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme, et pour ainsi dire la fièvre de la vertu ; et l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu, et ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles où, conformément aux lois de Lycurgue, les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançaient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'était là qu'en présence de la nation, elles insultaient, par des traits satiriques, ceux qui avaient marqué quelque faiblesse à la guerre ; et qu'elles célébraient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étaient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte devant tout un peuple aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte et de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevait la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisait l'estime sur le front des

vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, et l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ! Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitaient avec fureur dans les bataillons ennemis ; et de toutes parts environnés de la mort, ils n'envisageaient autre chose que la gloire. Tout concourait, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros ; mais pour l'établir, il fallait que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique et universel des hommes, eût senti que les femmes, qui partout ailleurs semblaient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre et le plaisir des yeux, pouvaient être employées à un plus noble usage ; que ce sexe, avili et dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvait entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisait cueillir, et devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, et quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le désir des femmes (18) !

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect et d'hommage à la valeur, Sparte aurait porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que, pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, ont eût imaginé qu'en ornant les

belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu ; supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix du courage ; et que ces jeunes héros eussent au même instant éprouvé la double ivresse de l'amour et de la gloire : quelque bizarre et quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux et plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achète, nourrit, et habille de la manière la plus galante et la plus magnifique des femmes uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leurs pays et s'établissent à Narsingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions et des tigres, et ne s'abreuvent que du sang de ces animaux (19).

Il résulte des exemples ci-dessus rapportés, que les peines et les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de passions,

de sentiments et de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces siècles de chevalerie, où les femmes enseignaient à la fois aux apprentis chevaliers l'art d'aimer et le catéchisme.

Si dans ces temps, comme le remarque Machiavel, et lors de leur descente en Italie, les Français parurent si courageux et si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étaient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été ! les femmes, ajoute cet historien, n'accordaient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant et de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeaient, c'était de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis ; elles aimaient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier était alors obligé de combattre pour soutenir et la beauté de sa dame et l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étaient le sujet perpétuel des conversations et des romans. Partout on recommandait la galanterie. Les poètes voulaient qu'au milieu des combats et des dangers un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils voulaient qu'il tint les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, anges de paradis ;
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et chéris.

Tout alors prêchait l'amour ; et quel ressort plus puissant pour mouvoir les âmes ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme et

l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas à leur gré créer des âmes et des corps dans les imbéciles et les faibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvaient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie, et nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur et le plaisir des sens font agir et penser les hommes, et sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or tous les hommes sont sensibles et susceptibles de passions ; tous par conséquent portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré ; on voit, par exemple, des nations entières indifférentes à la passion de la gloire et de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangère à mon

sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire et de la vertu; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature, mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CHAPITRE XVI

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour savoir si c'est de la nature ou de la forme particulière des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connaître l'homme, pénétrer jusque dans l'abîme du cœur humain, se rappeler que, né sensible à la douleur et au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions, et à ses passions qu'il doit tous ses vices et toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiraient point en nous les vices et les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions: si, par la forme du gouvernement,

la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu, et que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays et dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, et qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée et active; mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrières, parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respect de leur part, qu'elle est le plus flatteuse, le plus désirable, et le plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, et produite, si je l'ose dire, par l'absence de passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, et par conséquent très dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par le bien qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même désir de gloire qui, dans les premiers

siècles de la république romaine, en eût fait des Curtius et des Décius, en devait faire des Marius et des Octave dans ces moments de troubles et de révolutions, où la gloire était, comme dans la république, uniquement attachée à la tyrannie et à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, et l'objet des désirs de ceux qui peuvent atteindre à la renommée.

Ce désir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différents, des vices et des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce désir fait des intrigants et des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avarés qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyaient, lorsqu'il était honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs et des gouvernements différents, le même désir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus et des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire et les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, et le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un désir intérieur et secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwell, elle ne fait

jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares et extraordinaires où se sont trouvés les Sylla et les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différents en ce point de ces intriguants et de ces avares, que la bassesse et l'obscurité de leurs crimes mettent journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion qui nous nécessite à l'amour et à la pratique de la vertu peut, en des temps et des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain et de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est par ses passions déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions; et pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice et de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral, il faut chercher la cause du trouble et du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus et divers de l'âme, et enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (20) et quelques philosophes indiens ont reconnus en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentiments, qu'il n'en est aucun d'exactlyment anime de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une

âme; qu'entraîné tour à tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes et les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice et l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton et de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement; et le second, touché des prières de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grâce qu'il avait fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice et de vertu qu'on aperçoit dans tous les cœurs, et pourquoi sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu purs.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, et qui, dans son âme, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement, et qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'Etat, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi dans la première jeunesse, âge où l'on est plus

sensible au plaisir et capable de passions plus fortes, on est en général capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre et les degrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout et la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'âme d'un Etat républicain, que l'orgueil et la gloire rendent passionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui et sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, et à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudrait-on se le dissimuler à soi-même, on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (21). C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt et l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le désir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, aurait toujours ses penchans à vaincre, serait nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (22). Il est impossible, dans la pratique, de livrer tous les jours des ba-

tailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne voulaient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empresses d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommagées par sa conquête, de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi jeune et charmant, et nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisants, aimables et puissants, tels qu'on nous peint les sylphes et les génies, qui par mille enchantements pourraient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie était en général la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que ferait un citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes et ses plus fortes passions à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (22 bis) ; mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pour quoi l'on approche d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un

plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, et qui suppose par conséquent en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'était pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux et réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonstances, refusassent le sceptre du monde, surtout s'ils se sentaient, comme César, doués de ces talents supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendrait peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffirait pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut pour nous porter au crime des motifs de plaisir moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie de la manière la plus nette, la plus précise et la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public ferait un thermomètre exact où seraient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvait y découvrir le prix que chacun met

à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connaissance l'a forcé à ne juger les hommes que par leurs actions, jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, et presque aussi utile que s'il était plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices et de vertus qu'on aperçoit dans tous les hommes; après avoir posé la borne de la vertu humaine, et fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*, on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques Etats qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature: le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses; et l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produirait-il pas les mêmes effets? Si les hommes étaient sans passions, nul moyen de les rendre bons: mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (23) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent les plaisirs: le grand art du législateur est l'art de les désunir, et de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime et la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent

moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs et d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice et la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, et chez un peuple vertueux, le mépris qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des âmes vertueuses. Toute autre espèce de châtement rend l'homme timide, lâche et stupide. L'espèce de vertu qu'engendre la crainte des supplices se ressent de son origine : cette vertu est pusillanime et sans lumière ; ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices et ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le désir de l'estime et de la gloire, et sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur anglais* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochait d'avoir contrevenu à ses ordres : « Comment, lui répondit-il, m'y serais-je soumis ? tu ne punis que de mort ceux qui les violent, et tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris. »

Je pourrais conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des Etats que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais quelque juste que fût cette conclusion, elle ne serait cependant pas assez prouvée si, pour jeter plus de jour sur cette matière, je ne cherchais plus parti-

culièrement dans les gouvernements, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme; et, pour en mieux connaître la nature, j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce désir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choisis l'Orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernements de cette espèce. En vain quelques nations voisines et jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le despotisme oriental: je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique, et non despotique; que les particuliers ne peuvent en conséquence être dépouillés de propriété que par la loi, et non par une volonté arbitraire; que nos princes prétendent au titre de monarque, et non à celui de despote; qu'ils reconnaissent des lois fondamentales dans le royaume; qu'ils se déclarent les pères, et non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourrait s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, et dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, et environné de nations éclairées et puissantes, les âmes ne seraient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, serait bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettrait au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le

joug de princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du désir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, et du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce désir prend sa source dans l'amour du plaisir, et par conséquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur: c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or l'on régit les peuples, ou selon des lois et des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue; ils sont moins nécessités à nous plaire; d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses lois, il faut les connaître, les méditer, supporter des études pénibles auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu qui, le dispensant de tout soin, de toute étude et de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour l'être, il faut abaisser la puissance des grands et du peuple, et diviser par conséquent les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles, le temps en fournit toujours l'occasion aux souverains, qui, presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride et désolé, où la confusion entrelacée dans elle-même entretient l'anarchie et la discorde des éléments, et gouverne chaque atome avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens, il faut, pour avilir et dégrader les âmes, faire sans cesse étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre la vertu au rang des crimes, et les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non seulement en Orient, mais même sous les empereurs romains? Sous le règne de Domitien, dit Tacite, les vertus étaient des arrêts de mort. Rome n'était remplie que de délateurs; l'esclave était l'espion de son maître; l'affranchi, de son patron; l'ami, de son ami. Dans ces siècles de calamité, l'homme vertueux ne conseillait pas le crime, mais il était forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la faiblesse était un héroïsme. On vit, sous ce règne, punir, dans Sénécion et Rusticus, les panégyristes des vertus de Thraséa et d'Helvidius; ces illustres orateurs traités de criminels d'Etat, et leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé était suspect à la tyrannie et dangereux pour son auteur. Les savants attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonin et les Trajan, en étaient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien et les Caracalla. On chassa les philoso-

phes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans voulaient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portait l'empreinte de l'esprit et de la vertu.

C'est en tenant ainsi les âmes dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie sait les avilir : c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices (24) si cruels ; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non seulement par leur misère, mais encore par le sultan, qui leur donne l'exemple du crime, et leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, et les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, et les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, et dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité et celui des souverains, les éclairer sur ce point, leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux et leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspirerait le désir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme serait le traité du bonheur et de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité ? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople ? Si les sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayants, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire, c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui

veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'est que la plupart des princes d'Orient, instruments des volontés d'un visir, cèdent par faiblesse à ses désirs, et ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux qui lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'aperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, et dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la faiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper ; que pour abroger toute loi et réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force et souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens et les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnaître d'autre justice que la force.

Cet idée est longtemps à se répandre dans le peuple ; mais elle y perce, et parvient jusqu'au soldat. Le soldat aperçoit enfin qu'il n'est dans l'Etat aucun corps qui puisse lui résister ; qu'odieux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance : son âme s'ouvre à son insu à des projets audacieux ; il désire améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi et courageux le flatte de cet espoir et lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution, révolution toujours rapidement suivie d'une seconde, puisque dans les états despo-

tiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs romains proscrits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, et rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des misères toujours inquiètes et impérieuses. Il n'en est pas ainsi lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste et de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice: d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince et par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des lois, s'opposerait aux entreprises hardies qu'il pourrait tenter, et que, quelle que fût sa valeur, il succomberait enfin sous le nombre: il est donc à la fois retenu dans son devoir, et par l'idée de la justice, et par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois: c'est un bouclier sous lequel le peuple et le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'était à ce sujet et pour se soustraire au danger qui de toutes parts environne les despotes, que le calife Aaron Al-Raschid demandait un jour au célèbre Beloulh, son frère, quelques conseils sur la manière de bien régner: «Faites, lui dit-il, que vos volontés soient conformes aux lois, et non les lois à vos volontés. Songez que les hommes sans mérite demandent beaucoup, et les

grands hommes rarement ; résistez donc aux demandes des uns, et prévenez celles des autres. Ne chargez point vos peuples d'impôts trop onéreux : rappelez-vous à cet égard les avis du roi Nouchirvon-le-Juste à son fils Ormous : « Mon fils, lui disait-il, « personne ne sera heureux dans ton empire, si tu ne songes qu'à tes aises. Lorsque, étendu sur des coussins, tu seras prêt à t'endormir, souviens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés ; lorsqu'on servira devant toi un repas splendide, songe à ceux qui languissent dans la misère ; lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de ton harem, souviens-toi qu'il est des infortunés que la tyrannie retient dans les fers. » Je n'ajouterai, dit Belouth, qu'un mot à ce que je viens de dire : Mettez en votre faveur les gens éminents dans les sciences ; conduisez-vous par leurs avis, afin que la monarchie soit obéissante à la loi écrite, et non la loi à la monarchie (25). »

Thémiste (26), chargé, de la part du sénat, de haranguer Jovien à son avènement au trône, tint à peu près le même discours à cet empereur : « Souvenez-vous, lui dit-il, que si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars, les seconds vous apprendront à la porter dignement. »

Chez les anciens Perses même, les plus vils et les plus lâches de tous les peuples, il était permis aux (27) philosophes chargés d'inaugurer les princes de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : « Sache, ô roi ! que ton autorité cessera d'être légitime le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux. » Vérité dont Trajan paraissait pénétré, lorsque, élevé à

l'empire, et faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : « Recevez de moi cette épée, et servez-vous-en sous mon règne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran. »

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est à la fois mauvais père, mauvais citoyen et mauvais sujet : mauvais père et mauvais citoyen, parce qu'il charge sa patrie et sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition et le désespoir. J'en prends à témoin les trônes de l'Orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (28), L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permettrait jamais, ni de souhaiter un pareil pouvoir, ni de céder à cet égard aux désirs de leurs visirs. Les rois doivent être sourds à de pareils conseils, et se rappeler que leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux et leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, et l'intérêt de la paresse, qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; et tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII

Principaux effets du despotisme.

Je distinguerai d'abord deux espèces de despotisme : l'un qui s'établit tout à coup

par la force des armes, sur une nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, dont l'élasticité brise bientôt les câbles qui le courbaient. La Grèce en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe et la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espèce de despotisme qu'il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourrait se former un visir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connaissance, cependant, on erre çà et là sans guide ; les idées du juste et de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement et disparaissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connaissance aux visirs ? Et comment, répondrai-je, l'acquerraient-ils dans ces pays despotiques où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques, où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie, où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets, où servir le prince c'est trahir sa nation ? Pour être juste et vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince et des sujets, étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connaissance

profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connaissance, il faut penser : or, quel homme ose penser chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire ? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude et même le danger en entraînent bientôt l'impuissance. On pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain dirait-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins ; il est certain qu'on n'en pense pas plus, et que jamais les idées nobles et courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernements, on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme et de vertige qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc en ces pays aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les visirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc en entrant en place aucun principe d'administration ni de justice ; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, et non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais en les supposant même animés du désir du bien, pour le faire il faut s'éclairer ; et les visirs, nécessairement emportés par les intrigues du sérail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude et de la méditation ; et quel motif les y pourrait engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (29).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannis-

sait les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talents, ce même auteur ne présenterait plus au public que des ouvrages négligés et imparfaits? Voilà précisément le cas où se trouvent les visirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, et ne doivent en général jamais consulter les gens éclairés (30).

Ce que je dis des visirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent pas à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténèbres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élèvent ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (31), ont intérêt de les abrutir : aussi les princes destinés à régner, enfermés dans le sérail jusqu'à la mort de leur père, passent-ils du harem sur le trône sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement, et sans avoir une seule fois assisté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité du courage et de lumières n'inspirait pas une aveugle confiance, et qui payait des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : « Philippe, souviens-toi que tu es homme »; pourquoi les visirs ne permettraient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité? (32) Pourquoi ne pourrait-on sans crime douter de la justice de leurs décisions, et leur répéter, d'après Grotius, que « tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen et la critique ne peut jamais être qu'une loi injuste. »

C'est que les visirs sont des hommes.

Parmi les auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques s'ils avaient la puissance de les punir ? Ce ne serait du moins que des hommes d'un esprit supérieur et d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveraient à la république des lettres des critiques si nécessaires aux progrès des arts et des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part des visirs ?

« Il est, dit Balzac, peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi longtemps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, et qui cependant passe aussi vite que le coup de hache qui abat une tête. » Peu de visirs sont dignes de l'éloge donné dans Sethos à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : « Elle a pardonné, comme les dieux, avec plein pouvoir de punir. »

Le puissant sera toujours injuste et vindicatif. M. de Vendôme disait plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avait souvent examiné les querelles des mulets et des muletiers, et qu'à la honte de l'humanité la raison était presque toujours du côté des mulets.

M. Duverney, si savant dans l'histoire naturelle, et qui connaissait à la seule inspection de la dent d'un animal s'il était carnassier ou pâtre, disait souvent : « Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent je jugerai de ses mœurs ». A son exemple, un philosophe moral pourrait dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu ; par son pouvoir je jugerai de sa justice. En vain pour désarmer la cruauté des visirs répéterait-on, d'après Ta-

cite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte et les vices de leurs bourreaux; dans les états despotiques on se soucie et l'on doit se soucier peu de la gloire et de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure, et qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite et qu'on ose refuser à la puissance.

Les visirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, et par conséquent de supporter la censure; ils doivent donc être en général peu éclairés (33). Milord Bolingbroke disait à ce sujet, que, « jeune encore, il s'était d'abord représenté ceux qui gouvernaient les nations comme des intelligences supérieures; mais, ajoutait-il, l'expérience me détrompa bientôt : j'examinaï ceux qui tenaient en Angleterre le timon des affaires, et je reconnus que les grands étaient assez semblables à ces dieux de Phénicie, sur les épaules desquels on attachait une tête de bœuf en signe de puissance suprême, et qu'en général les hommes étaient régis par les plus sots d'entre eux. » Cette vérité, que Bolingbroke appliquait peut-être par humeur à l'Angleterre, est sans doute incontestable dans presque tous les empires de l'Orient.

CHAPITRE XIX

Le mépris et l'abaissement où sont les peuples entretiennent l'ignorance des visirs; second effet du despotisme.

Si les visirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les visirs soient instruits; toute nation veut

être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on pas dans ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance et leur injustice, et les forcer par la crainte du mépris, à devenir citoyens? c'est que le propre du despotisme est d'avilir et de dégrader les âmes.

Dans les états où la loi seule punit et récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse et une fermeté d'âme qui s'affaiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens et sa liberté dépendent du caprice (34) et de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces pays, il serait aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crète et à Lacédémone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, et, plutôt que d'y applaudir, crier, comme le philosophe Philoxène : « Qu'on me remène aux carrières. »

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme aperçoive dans l'injustice ou l'incapacité des visirs ou des satrapes la cause des misères publiques, et qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs une probité muette serait, dans ce cas, une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injustice et l'imbécillité d'un visir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtues de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement

livré aux muets, qu'il sera plus ami du vrai et de la vertu.

Si Néron forçait au théâtre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les visirs exigent les éloges de ceux-là mêmes qu'ils surchargent d'impôts et qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibère : sous son règne, on traitait de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimait, parce que tout est criminel, dit Suetone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de visir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étaient ensuite obligés de comparaître devant lui : « Nous venons, lui disaient-ils, vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous. »

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance et leur injustice serait bientôt suivie de son supplice (35); et personne ne s'y veut exposer. Mais, dira t-on, le héros le brave? Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime et de la gloire. Est-il privé de cet espoir, son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donnerait le nom de factieux à ce citoyen généreux; son supplice trouverait des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un Etat, la bassesse est devenue mœurs. « Si la peste, dit Gordon, avait des jarretières, des cordons et des pensions à donner, il est des théologiens assez vils, et des jurisconsultes assez bas, pour soutenir que le règne de la peste est de droit divin; et que se soustraire à ses malignes influences, c'est se rendre coupable au premier chef ». Il est donc, en ces gou-

vernements, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons : les vertus et les talents y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, était un nommé *Mahmouth*, et ce *Mahmouth* était exilé.

Dans les pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du public, sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissements du peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au palais de l'empereur; le prince l'embrasse froidement, Agricola se retire : et le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd au même instant dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvait à Rome s'écrier avec Brutus : « O vertu ! tu n'es qu'un vain nom. » Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des transes perpétuelles, et dont l'âme, affaissée par la crainte, a perdu tout son ressort ? on ne rencontre chez ces peuples que des puissants insolents et des esclaves vils et lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un visir, lorsque, dans une importance et une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients ; et que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes et baissés, attendent en tremblant (36) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces bramines qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue et divine dont le ciel doit l'enluminer, et dont l'apparition

doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un visir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle malgré soi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *monseigneur*.

CHAPITRE XX

Du mépris de la vertu et de la fausse estime qu'on affecte pour elle ; troisième effet du despotisme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays on jette sur la vertu en paraît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité et de la grossièreté des Spartiates, et que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendait aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie et de la liberté. On devait, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortait ses concitoyens à leur ressembler, et à pré-

venir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu était méprisée (37). Les Perses, sous peine de se montrer vils, devaient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération partout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeraient pour folles, si ces mêmes actions n'étaient consacrées par l'admiration de tous les siècles! Sans cette admiration, qui ne citerait point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : « Ne profitez point de l'avantage du nombre; renvoyez une partie de vos troupes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale? » On traiterait pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, général de la flotte lacédémonienne. Hermon lui conseillait de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : « O Hermon! lui répondit-il, à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seraient si funestes à ma patrie! Sparte ne sera point déshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusque aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campaient leurs ennemis? » Une réponse si noble et si haute paraîtrait folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élevation dans l'âme, un : connaissance assez

profonde de la politique, pour sentir, comme Callieratidas, de quelle importance il était d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendait invincibles? Ce héros savait qu'occupés sans cesse à nourrir en eux le sentiment du courage et de la gloire, trop de prudence pourrait en émousser la finesse, et qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus souvent que lui enlever le palladium auquel sont attachés ses succès et sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions: encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porterait nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entièrement à sa valeur et à son habileté? Est-il beaucoup d'Antiochus-Sother? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avait jeté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphants: il verse des larmes sur ses palmes triomphales, et fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendaient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisaient de leurs pro-

pres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui peut-être ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs? Mille héros ont tour à tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère et de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur et de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, et condamnés au supplice d'un désir toujours renaissant et toujours impuissant. On n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étaient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux passant sous les murs de Corinthe : « Quelles femmes, demandèrent-ils, habitent cette cité? » Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. « Ne savent-ils, pas, reprirent-ils, ces hommes vils et lâches, que seuls les remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort? » Tant de courage et d'élevation d'âme ne se rencontrent que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mère, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les

enfants étaient échappés au carnage se retiraient au fond de leurs maisons, dans le deuil et le silence; lorsque au contraire les mères dont les fils étaient morts en combattant, pleines de joie et la tête couronnée de fleurs, allaient au temple en rendre grâces aux dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital(38), l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, et condamner comme tels au dernier supplice dix soldats qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportaient chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions et de semblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? Qui pourrait les leur faire respecter? Ces pays sont peuplés d'âmes abjectes et vicieuses: or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement, il en est peu qui ne cèdent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation, et qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisait d'Annibal à la cour d'Antiochus a-t-il déshonoré ce grand

homme? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil et le peuple qui le livraient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques, que du mépris pour la vertu, et qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, et si l'on en exige des citoyens, il en est en ce cas de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI

Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du despotisme.

L'indifférence des Orientaux pour la vertu, l'ignorance et l'abaissement des âmes, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entre eux et sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs et les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés et nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentiments habituels de crainte que le despotisme leur avait fait contracter? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'âme, habitués à fouler les faibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, et ne se fussent-ils pas montrés également lâches et dans le conseil et dans le combat?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur: aussi ne donnèrent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomène, chassé de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde et rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie: partout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs, il ne restait à ce peuple vil et lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisterait-il à une nation libre et puissante? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énervier l'esprit et le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans, le rend faible au dehors; avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des âmes serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu, que j'ai déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple tel que les Romains qu'un conseil et des généraux absolument neufs dans la science politique et militaire, et pris dans cette même nation dont il a amolli le courage et rétréci l'esprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les Etats despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat. Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par

la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil ; lorsque sa lumière perce et dissipe les nuages ténébreux qui couvraient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature ; les plaines se peuplent de laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, et le peuple ailé du ciel vole jusque sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. « O temps heureux ! s'écrie Tacite sous le règne de Trajan, où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penser librement, et dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où sa vue seule est un bienfait ! »

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance et de gloire, et s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernaient, et non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillants. La force de pareils États, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor ; ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines et des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop faibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces États n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes et soumises au pouvoir arbitraire. La force respectueuse de pareils États consiste alors dans l'équilibre de leur faiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec ; si le trône ne

peut être raffermi que par une résolution mâle et courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire n'ont que des succès momentanés, que des éclairs de gloire; ils doivent tôt ou tard subir le joug d'une nation libre et entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances et des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler et les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions: or, dès que les âmes ont, par le défaut de passions, perdu leur activité; lorsque les citoyens sont pour ainsi dire engourdis dans l'*opium* du luxe, de l'oisiveté et de la mollesse, alors l'Etat tombe en consommation; le calme apparent dont il jouit n'est aux yeux de l'homme éclairé que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un Etat; elles en sont l'âme et la vie. Le peuple le plus passionné est à la longue le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires; ils sont à cet égard comparables aux mers, dont les eaux stagnantes exhaleraient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si en les soulevant la tempête ne les épurait.

Mais si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernements où la puissance est, comme dans Rome et dans la Grèce, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces Etats, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple,

dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser et de tout dire, donnent plus de force et d'élevation à son âme : l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un peuple tel que les Romains ne sont pas aussi corrompues qu'e les étaient du temps des Marius et des Sylla, l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer et à se contenir réciproquement est l'esprit conservateur des empires ; ils ne se soutiennent que par le contrepois des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces Etats ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure, où ils paraissent prêts à s'écrouler. Ainsi le fond des mers est calme et tranquille, lors même que les aquilons déchaînés sur leur surface semblent les bouleverser jusque dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu dans le despotisme oriental la cause de l'ignorance des visirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, et du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais dans d'autres constitutions d'Etat montrer la cause des effets contraires.

CHAPITRE XXII

De l'amour de certains peuples pour la gloire
et la vertu

Ce chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirais à ce

sujet dispensé de tout examen, si je ne sentais combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu peut être agréable au public, et combien les détails sur une pareille matière sont instructifs pour ceux même qui la possèdent le mieux : j'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux, je les arrête sur la Grèce, sur Rome, et j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus et les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'aperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avaient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (39).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devait inspirer l'éducation romaine, et je dis que, dans le siècle de ce consul, la législation à certains égards était tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvait se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsque instruit de la discipline des Romains on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, était punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expirait ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier, et député par les Carthaginois pour

traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvait s'offrir aux yeux des Romains sans craindre ce mépris toujours si humiliant de la part des républicains, et si insoutenable pour une âme élevée? qu'ainsi le seul parti que Régulus eût à prendre était d'effacer par quelque action héroïque la honte de sa défaite. Il devait donc s'opposer au traité d'échange que le sénat était prêt à signer : il exposait sans doute sa vie par ce conseil; mais ce danger n'était pas imminent. Il était assez vraisemblable qu'étonné de son courage, le sénat n'en serait que plus empressé à conclure un traité qui devait lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il était encore très vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreraient point au supplice dont ils l'avaient menacé. Régulus ne s'exposait donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent et sensé devait se présenter pour se soustraire au mépris, et s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques, non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, et que je veuille donner atteinte à sa gloire : l'action de Régulus fut sans doute l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portait à la vertu; mais un pareil enthousiasme ne pouvait s'allumer qu'à Rome.

Les vices et les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation, et c'est la connaissance de cette vérité qui sans doute a donné lieu à cette belle loi de la Chine : pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les mandarins partici-

pent à la gloire ou à la honte des actions (40) vertueuses ou infâmes commises dans leurs gouvernements, et qu'en conséquence ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit, chez tous les peuples, l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration? Si les Grecs et les Romains furent si longtemps animés de ces vertus mâles et courageuses qui sont, comme dit Balzac, « des courses que l'âme fait au delà des devoirs communs », c'est que les vertus de cette espèce sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Épire : « Pyrrhus, lui dit-il, vous êtes sans doute un prince illustre, un grand guerrier; mais vos peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Épire! Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, et la sûreté à l'incertitude de leurs possessions? Aujourd'hui votre favori, demain je serai votre maître. » Un tel discours ne pouvait être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (41) qu'on aperçoit avec étonnement jusqu'où peut être portée la hauteur du courage et l'héroïsme de la patience : je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : « Frappe, mais écoute ». A cet exemple j'ajouterai celui de Timoléon; il est accusé de malversation, le

peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs : il en arrête la fureur en disant : « O Syracusains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser. Gardez-vous, en cédant à la reconnaissance, de donner atteinte à cette même liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue ».

Si l'histoire grecque et romaine est pleine de ces traits héroïques, et si l'on parcourt presque inutilement l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (42) ; c'est à cette médiocrité que l'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets et trop remuants, ils altéreraient, dit-on, le repos de l'Etat : repos comparable au moment de silence qui, dans la nature précède de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un Etat ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, serrés par les morailles, souffrent sans remuer les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entretenir dans le corps politique la douce fermentation qui le rend sain et robuste, et qui développe toute espèce de vertus et de talents. Les siècles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux et en grands politiques : le même soleil vivifie les cèdres et les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire qui

divinisée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres et guerrières.

CHAPITRE XXIII

Que les nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, et plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes.

Les héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie et disparaître avec elle. C'était dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac disait de ses habitants, « qu'ils avaient mérité d'avoir Dieu pour roi, puisqu'ils n'avaient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu ». Le sol propre à la production des grands hommes est dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparaît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force et de courage. « Les peuples riches, dit ce même Balzac, se gouvernent par les discours de la raison, qui conclut à l'utile, et non selon l'institution morale qui se propose l'honnête et le hardieux. »

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étaient peut-être les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grâce; persuadés, disaient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir était assez étendu, ils étaient indépendants, parce qu'ils cessaient d'obéir aux chefs, lorsqu'ils cessaient d'obéir aux lois. Il n'en est pas des nations riches comme de ces Scythes, qui

n'avaient d'autre besoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, et que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus et de talents cette préférence ne doit-elle pas occasionner ! La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le désir de la gloire suppose toujours le désir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du désir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage et souvent du crime ; elles sont rarement le partage des plus spirituels et des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe et des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (43) ; rien de si rare que de rencontrer des âmes élevées (44) dans les empires opulents ; les citoyens y contractent trop de besoins. Qui-conque les a multipliés a donné à la tyrannie des otages de sa bassesse et de sa lâcheté. La vertu qui se contente de peu est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre anglais un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, et vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore

rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. « Milord, lui répliqua le seigneur anglais, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers Walpole : « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire. » Un pareil discours part d'un caractère qui sait rétrécir le cercle de ses besoins : et combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ! « O philosophes ? s'écriait souvent Socrate, vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; surtout n'allez point, en rampant, importuner les princes et les rois. » — « Rien de plus ferme et de plus vertueux, dit Cicéron, que le caractère des premiers sages de la Grèce. Aucun péril ne les effrayait, aucun obstacle ne les décourageait, aucune considération ne les retenait et ne leur faisait sacrifier la vérité aux volontés absolues des princes. » Mais ces philosophes étaient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, et d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissaient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : « Quel spectacle plus avilis-

sant pour l'humanité que de voir des sages prostituer leurs éloges aux gens en place ! Faut-il que les cours des rois soient si souvent l'écueil de la sagesse et de la vertu ! Les grands ne devraient-ils pas sentir que tous ceux qui ne les entretiennent que de choses frivoles, les trompent (45) ? La vraie manière de les servir, c'est de leur reprocher leurs vices et leurs travers, de leur apprendre qu'il leur sied mal de passer les jours dans les divertissements. Voilà le seul langage digne d'un homme vertueux ; le mensonge et la flatterie n'habitent jamais sur ses lèvres. »

Cette exclamation de Plutarque est sans doute très belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connaissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : « Je refuse, dit-il, le nom de philosophes à ceux qui cèdent à la corruption des cours : ceux-là seuls sont dignes de ce nom, qui sont prêts à sacrifier devant les rois, leur vie, leurs richesses, leurs dignités, leurs familles, et même leur réputation. C'est, ajoute Pythagore, par cet amour pour la vérité qu'on participe à la divinité, et qu'on s'y unit de la manière la plus noble et la plus intime. »

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espèce de gouvernement : tant de vertus sont l'effet, ou d'un fanatisme philosophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singulière, ou d'une législation. Les philosophes de l'espèce dont parlent Plutarque et Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres et passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus : c'est à l'administration plus ou moins sage des honneurs et des ré-

compenses qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus et les talents ne sont nulle part récompensés d'une manière aussi flatteuse que dans les républiques pauvres et guerrières.

CHAPITRE XXIV

Preuve de cette vérité.

Pour ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du désir des hommes, sont les richesses et les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs qu'ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le désir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, et c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs ne sont nulle part répartis avec plus de justice que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnaie pour payer les services rendus à la patrie, ont par conséquent le plus grand intérêt à la tenir en valeur : aussi les républiques pauvres de Rome et de la Grèce ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vastes et riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulents et soumis au despotisme, on fait et l'on doit faire peu de cas de la monnaie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés, et si dans l'Orient les sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les discrediter par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent : aussi, dans ces pays, les hon-

neurs ne sont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des princes, mais du peuple, puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le désir de les obtenir s'attédie ; ce désir ne porte plus les hommes aux grandes choses, et les honneurs deviennent dans l'Etat un ressort sans force, dont les gens en place négligent avec raison de se servir.

Il est un canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un sauvage a remporté une victoire ou managé adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la nation : « Tu es un homme. » Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talents.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jeter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisait sous le règne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse ; ce citoyen fut mis à mort : on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédait le lit de parade, sur lequel deux esclaves portaient le corbeau, et le convoi était fermé par une infinité de gens de tout sexe et de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : « Que diraient nos ancêtres, si, dans cette même Rome où l'on enterrait nos premiers rois sans pompe, où l'on n'a point vengé la mort du destructeur de Carthage et de Numance, ils assistaient aux obsèques d'un corbeau ! »

Mais, dira-t-on, dans les pays soumis au

pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute ; mais ils le sont plus souvent du vice et de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'Etat. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent est bientôt surchargée de dépenses ; l'Etat épuisé devient bientôt insolvable ; alors il n'est plus de récompense pour les vertus et les talents.

En vain dira-t-on qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrémité, devraient avoir recours à la monnaie des honneurs ; si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des grâces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs, rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnaie des honneurs ne supposerait-elle pas dans celui qui voudrait y donner du cours ! Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ! Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents et de grandes vertus, et les refuser à tous ces hommes médiocres qui les décréditeraient ! Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs, devenus trop communs n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit par conséquent en créer de nouveaux !

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes

dans les monnaies d'or et d'argent, il exige au contraire qu'on en fasse dans la monnaie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai à ce sujet qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, et n'en nomment aucun pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ! Pourquoi chaque nation n'aurait-elle pas un tribunal qui, par un examen profond et public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettrait-il pas aux honneurs ! quel désir de les mériter ! quel changement heureux ce désir n'occasionnerait-il pas, et dans l'éducation particulière, et peu à peu dans l'éducation publique ! changement duquel dépend peut-être toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils et lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auraient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvait sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains !

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, et que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, et former des citoyens vertueux, je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai prise

pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paraissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV

Du rapport exact entre la force des passions et la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : j'y vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du désir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent sous la conduite de Cortez la conquête du Nouveau Monde, combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, et en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, et d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les flibustiers passer des mers du Nord à celles du Sud ; attaquer des retranchements impénétrables, défaire avec une poignée d'hommes des corps nombreux de soldats disciplinés ; et ces mêmes flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se rouvrir de nouveau un passage dans les mers du Nord, en surmontant par des travaux incroyables, des combats continuels et un courage à toute épreuve, les obstacles que

les hommes et la nature mettaient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du Nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes lorsque la crédulité la réalise : aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vivé, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des fibustiers. « Nos guerriers avides de trépas, dit un de leurs poètes, le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire et mourir. » Ce qu'un de leurs rois, nommé *Sodbrog*, confirme, lorsqu'il s'écrie sur le champ de bataille : « Quelle joie inconnue me saisit ! je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; je vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, et m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis. »

Si du Nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrasins que le Très-Haut leur a livré la terre ; qui fera marcher devant eux la terreur et la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abîme des enfers ; ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pas léger pour s'élever aux voûtes célestes ; et le lâche, précipité de ce pont, sera en tombant reçu « dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscur cave de

la maison de la fumée. » Pour confirmer la mission du prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-Borak, il a parcouru les sept cioux, vu l'ange de la mort et le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (46); et qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrasins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois échauffés de la plus vive croyance, et soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. « Guerriers, s'écrie dans le combat un de leurs généraux nommé Ikrimach, je les vois ces belles filles aux yeux noirs, elles sont quatre-vingts. Si l'une d'elles apparaissait sur la terre, tous les rois descendraient de leur trône pour la suivre. Mais que vois-je ! c'en est une qui s'avance : elle a un cothurne d'or pour chaussure; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte, et de l'autre une coupe de topaze; elle me fait signe de la tête en me disant : « Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine houri; je me précipite dans les bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort et vous rejoins. »

Tant que les yeux crédules des Sarrasins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendaient, les anima d'un courage supérieur à

celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets, et les vit-on, en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avaient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes en nombre, en discipline, en armures et en machines de guerre, fuyaient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (47). Toutes les nations liguées ne leur auraient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer des chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animait les musulmans ; promettre le ciel et la palme du martyre, comme saint Bernard la promit du temps des croisades, à tout guerrier qui mourrait en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejetèrent d'une commune voix (48). Ils ne s'aperçurent point que ce refus décourageait les Grecs, favorisait l'extinction du christianisme et les progrès des Sarrasins, auxquels on ne pouvait opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces évêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui désolaient l'empire, et dont un œil éclairé eût cherché et découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjectures, pouvaient être regardés comme les verges dont le ciel se servait pour frapper l'empire, et comme la plaie dont il l'affligeait.

Les succès étonnants des Sarrasins dépendaient tellement de la force de leurs passions, et la force de leurs passions des moyens dont on se servait pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trem-

blait et les armées grecques fuyaient, dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musulmans nommés les Safriens (49). Echauffés, comme tous les réformateurs, d'un orgueil plus féroce et d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyaient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentait aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens voulaient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations qui, disaient-ils, à leurs aspect, devaient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la flèche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes et des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion et de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré, inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements et des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république, ces alliés, dit Plutarque, s'empressèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvait leur enlever les rendait souples aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venait, accompagné de deux

puissantes divinités, le besoin et la force qui, disait-il, entraînent toujours la persuasion à leur suite; «Thémistocle, lui répondirent les habitants d'Andros, nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, l'indigence et le désespoir qui méconnaît la force.»

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (50) que le législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes : vérité trop peu connue, et dont l'ignorance s'est opposée au progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions; art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts et les forces d'un Etat, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instants critiques on peut tirer des passions, lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paraissent en effet avoir été jusqu'ici aperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, et par conséquent les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne serait pas moins utile à l'instruction des généraux, que l'excellent Traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (51).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté et de la haine de l'esclavage,

qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célèbres et opiniâtres défenseurs d'Abydos, de Sagonte, de Carthage, de Numance et de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions que Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ses succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard ou à une folle témérité, parce qu'ils n'aperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servait pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

CHAPITRE XXVI

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

Si, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs califes, des hommes impatients de la mort, se précipiter, les uns sur la pointe des poignards et des rochers, et les autres dans les abîmes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les musulmans ; mais la possession leur en paraît plus assurée : en conséquence, le désir d'en jouir se fait sentir plus vivement en eux, et leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employait autant de soin et d'art pour affermir la croyance de ces aveugles et zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi ne recevaient et n'auraient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportées dès l'âge le plus tendre dans un endroit écarté, désert et sauvage du sérail, c'est là qu'on égarait leur raison dans les ténèbres de la foi musulmane: qu'on leur annonçait la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophète, et l'entier dévouement dû aux ordres du calife; c'est là qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitait en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avaient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être; où, par des désirs fougueux, le nature marque et l'impatience et la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs, qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme, et l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportaient pendant son sommeil de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme et la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, et fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte partout ses regards, et les arrête sur des femmes charmantes que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourberie des prêtres, elles sont instruites dans l'art

de séduire; il les voit s'avancer vers lui en dansant; elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins elles excitent en lui des désirs inconnus, opposent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des désirs qui s'en irritent: elles cèdent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'âme ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse succède un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de désirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, et reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche à son réveil les objets qui l'ont enchanté: ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris; il ne retrouve près de lui que des imans: il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient: «O vase d'élection! ô mon fils! sans doute que notre saint prophète t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir des plaisirs réservés aux fidèles pour fortifier ta foi et ton courage. Mérite donc une pareille faveur par un dévouement absolu aux ordres du calife.»

C'est par une semblable éducation que ces dervis animaient les Ismaélites de la plus ferme croyance; c'est ainsi qu'ils leur faisaient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine et la mort en amour; qu'ils leur faisaient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, et leur inspiraient enfin ce courage déterminé qui, pendant quelques instants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants, parce que cette espèce de courage disparaît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le désir des plaisirs célestes, est sans contredit la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges et des séductions dont la raison doit insensiblement saper les fondements : aussi, les Arabes, les Abyssins, et généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avaient sur les autres nations, et c'est en ce point qu'ils furent inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, et fondée sur des récompenses réelles et temporelles, eût toujours été la même si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le désir des richesses n'eût brisé les liens qui unissaient l'intérêt personnel à l'intérêt général, et n'eût à la fois corrompu chez ce peuple et les mœurs et la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courages, fondés, l'un sur le fanatisme de la religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affaiblit et s'éteint bientôt. D'ailleurs ce courage prenant sa source dans l'aveuglement et la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages rempor-

tes sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seraient si redoutables, s'ils faisaient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur discipline et leur armure; s'ils quittaient le sabre pour la bayonnette, et qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité et l'incapacité de cette nation !

J'ai fait voir que les passions pouvaient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige; vérité prouvée, et par le courage désespéré des Ismaélites, et par les méditations des gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevait qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude et de silence, et par les macérations barbares et continues des fakirs, et par la fureur vengeresse des Japonais (52), et par les duels des Européens, et enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tombaient et mouraient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avaient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étais proposé de le prouver, sont donc en général susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on aperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, et de la différente éducation qu'ils reçoivent: et de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, à se ressouvenir,

et à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux et avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, et enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : parmi les hommes communément bien organisés (53), il n'en est par conséquent aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugements, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier Discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche ; des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques et générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce Discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, et les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugements sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'es-

prit aperçue dans les hommes que j'appelle communément *bien organisés* ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (54), mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent dans leur première jeunesse pour l'application, dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, et qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent, je vais conséquemment à mes principes montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'expérience semble démentir mes raisonnements, et cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avaient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'âmes, voit-on si peu de Turenne, de Rosny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Molière, de Quinault, de Lebrun, de ces hommes, enfin, cités comme l'honneur de leur siècle et de leur pays?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour

former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit, et l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être en effet aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'âmes douées de la plus grande disposition à l'esprit; supposons dans le gouvernement un désir vif de mettre ces dispositions en valeur; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes et les secours propres à développer en nous ces dispositions ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est par conséquent dans les huit cent mille âmes qui vivent ou qui ont longtemps vécu à Paris (55) qu'on doit chercher et qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de sciences et d'arts. Or, de ces huit cent mille âmes, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire les femmes, dont l'éducation et la vie s'opposent au progrès qu'elles pourraient faire dans les sciences et les arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, et généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés dès leur jeunesse dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux, où d'ailleurs on peut sans inquiétude se livrer tout entier à l'étude et à la méditation, il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que de ces six mille il n'en est pas six cents animés du désir de s'instruire; que de ces six

cents il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce désir au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées ; qu'on n'en comptera pas cent qui, au désir de s'instruire, joignent la constance et la patience nécessaires pour perfectionner leurs talents, et qui réunissent ainsi deux qualités que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables ; qu'enfin il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour et à l'ambition, n'aient, ou dans les études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou en quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante qui, divisé par celui des divers genres d'étude, ne donnerait qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer, et que de ce nombre ainsi réduit je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès, je dis que dans la forme actuelle de notre gouvernement la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes s'oppose à leur multiplication, et que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siècles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats sont du

soleil, ni à tous les raisonnements pareils qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience et l'histoire.

Si la différente température des climats avait tant d'influence sur les âmes et sur les esprits, pourquoi les Romains (56), si magnanimes, si audacieux sous un gouvernement républicain, seraient-ils aujourd'hui si mous et si efféminés? Pourquoi ces Grecs et ces Egyptiens qui, jadis recommandables par leur esprit et leur vertu, étaient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'*Eléamites*, si lâches et si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seraient-ils, sous celui de Parthes, devenus la terreur de Rome dans un siècle où les Romains n'avaient encore rien perdu de leur courage et de leur discipline? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves et les plus vertueux des Grecs tant qu'ils furent religieux observateurs des lois de Lycurgue, perdirent-ils l'une et l'autre de ces réputations, lorsque après la guerre du Péloponèse ils eurent laissé introduire l'or et le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auraient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses? Pourquoi les sciences et les arts, tour à tour cultivés et négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien : « Ce n'est point en Grèce, dit la Philosophie, que je fis ma première demeure. Je portai d'abord mes pas vers l'Indus; et l'Indien, pour m'écouter, descendit humblement de son éléphant. Des

Indes, je tournai vers l'Ethiopie; je me transportai en Egypte; d'Egypte je passai à Babylone; je m'arrêtai en Scythie; je revins par la Thrace: je conversai avec Orphée, et Orphée m'apporta en Grèce. »

Pourquoi la philosophie a-t-elle passé de la Grèce dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople et dans l'Arabie? Et pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asiles dans la France, l'Angleterre, et jusque dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athènes, de Pélopidas à Thèbes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé: à quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage et de la vertu, si ce n'est à des causes morales?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences, supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII

Des conquêtes des peuples du Nord.

La cause physique des conquêtes des Septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du Nord, préférablement à ceux du Midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des

peuples du Nord, n'a point trouvé de contradicteurs ; cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les Septentrionaux sont réellement plus courageux et plus forts que les peuples du Midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, et remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale et de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins ; ces besoins sont-ils satisfaits, ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois apaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage dans les animaux est donc un effet de leurs besoins. Si nous donnons le nom de *timides* aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont point forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin, ils ont du courage : le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur et par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre ; et de là les horreurs qu'éprouvent à l'instant de la mort ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur et l'amour du plaisir, le désir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le désir d'être. Pour obtenir

l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au désir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (57). Pour être absolument sans courage, il faudrait être absolument sans désir.

Les objets des désirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes : telles que l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, etc. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier, animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle était soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnait quand il marchait à la gloire, ne montait qu'en tremblant dans son char, et ne s'y asseyait jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginait devoir l'empêcher de verser (58). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfants. Voilà de quelle manière on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, et la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos passions, une force qui nous est communiquée par nos passions, et qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur ; il faut maintenant, pour prévenir toute objection, et jeter plus de jour sur une matière

si importante, distinguer deux espèces de courages.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est et à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent, parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs désirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudrait pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; et cette partie est ordinairement très considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut : l'avarice fascinera ses yeux, il attendra impatiemment l'heure de l'attaque, le danger disparaîtra ; il sera d'autant plus intrépide qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrepidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, et croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux ; celui-là, parce qu'il se croit *dur* ; un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort : aussi l'homme intrépide l'épée à la main sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat, il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, et craindraient de passer la nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit et sans crainte de Paris à Versailles! Cependant la maladresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus communs, et par conséquent plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second? C'est que la lueur des éclairs et le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger; cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer et ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffait en eux le cri de l'honneur; il fallait, pour y obéir, que, seuls et s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire, la mort sans s'en apercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit sur presque tous les hommes la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très difficile, on veut encore en Asie les échauffer d'opium, en Europe d'eau-de-vie, et les étourdir ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jeter (59). C'est par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les

expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines; entre les plus courageux, il en est peu qui, dans le lit (60) ou sur l'échafaud, considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle faiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice!

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être, ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton et Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions n'aiment la vie qu'à certaines conditions: leur passion ne leur cache pas le danger auquel ils s'exposent; ils le voient tel qu'il est, et le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie: il assassine César, il lève une armée, attaque, combat Octave; il est vaincu, il se tue: la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses: non seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie: ils méritent presque autant le nom de sages que de courageux; la plupart seraient sans courage dans les tortures; ils n'ont point assez de vie et de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point en eux l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or, cette disposition de leur âme les rend incapables de grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement

donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain dirait-on que la garde qui, de toutes parts, environnait les palais de la tyrannie, leur en défendait l'accès : c'était la crainte des supplices qui désarmait leur bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espèce de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle n'ose se frapper d'un coup de stylet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, et prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions et des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de bravoure, de valeur, d'intrépidité, etc. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage s'est manifesté.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du Nord à la force et à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain qu'on aurait recours à l'expérience : rien n'indique jusqu'à présent à l'examineur scrupuleux que la nature soit,

dans ses productions du Septentrion, plus forte que dans celles du Midi. Si le Nord a ses ours blancs et ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinocéros et ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de nègres de la Côte-d'Or ou du Sénégal avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandais : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils pourraient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard que, si je voulais combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerais à tout ce qu'on dit de la force des gens du Nord l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force et du courage des Septentrionaux que sur l'histoire de leurs conquêtes : mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, et se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrasins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes et porter la désolation jusque dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrasins briser d'une main victorieuse les étendards des croisés ; et les nations de l'Europe, par des tentatives répétées, multiplier dans la Palestine leurs défaites et leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée, et par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie, et par les conquêtes des Incas, et par la valeur des Egyptiens, qui,

regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; et enfin par ces Romains qui portèrent leurs armes victorieuses jusque dans la Sarmatie et les îles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du Midi au Nord, et du Nord au Midi ; si tous les peuples ont été tour à tour conquérants et conquis ; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du Septentrion (61) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du Midi que les peuples du Midi le sont à l'âpreté des froids du Nord ; et s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différents du leur, il est évident que les conquêtes des Septentrionaux sont absolument indépendantes de la température particulière de leurs climats, et qu'on chercherait en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple et naturelle.

Si le Nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'est que des peuples féroces et encore sauvages (62), tels que l'étaient alors les Septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux et plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe et la mollesse, et soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étaient (63) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étaient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois et des Germains, tenait encore le Midi sous ses lois : alors ces maîtres du monde succombaient sous les mêmes vertus qui les avaient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguier l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la con-

quirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du Midi. Quelles villes du Nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagonte, Rhodes? Du temps de Crassus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'est donc à l'esclavage et à la mollesse des Asiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, et non à la température particulière des pays du Nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

CHAPITRE XXIX

De l'esclavage et du génie allégorique des Orientaux.

Egalement frappés de la pesanteur du despotisme oriental et de la longue et lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les Occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantait que des hommes sans force, sans vertu, et qui, livrés à des désirs brutaux, n'étaient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du Midi ne pouvaient en conséquence adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience et l'histoire: on sait que l'Asie a nourri des nations très belliqueuses; que l'amour n'amollit point le courage (64); que les nations les plus sensibles à ses plaisirs ont, comme le remarquent Plutarque et Pla-

ton, souvent été les plus braves et les plus courageuses; que le désir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la faiblesse du tempérament (65) des Asiatiques; et qu'enfin, longtemps avant Mahomet, Odin avait établi chez les nations les plus septentrionales une religion absolument semblable à celle du prophète de l'Orient (66).

Forcé d'abandonner cette opinion, et de restituer, si je l'ose dire, l'âme et le corps aux Asiatiques, on a cherché dans la position physique des peuples de l'Orient la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le Midi comme une vaste plaine dont l'étendue fournissait à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le Midi de la terre est de toute parts hérissé de montagnes; que le Nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte et couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, et par conséquent à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se policant les nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, et même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or, les peuples du Midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent par conséquent avoir été les premiers soumis au despotisme parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute

espèce de gouvernement, et la forme que tout Etat conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se policant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes et dépeuples après un certain nombre de siècles, se changent en déserts; les plaines où s'étendaient des villes immenses, où s'élevaient des édifices somptueux, se couvrent peu à peu de forêts où se réfugient quelques familles qui insensiblement forment de nouvelles nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire que, si les peuples du Midi sont les peuples le plus anciennement esclaves, et si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres, c'est que ces nations sont plus nouvellement policées; c'est que, du temps de Tacite, les Germains et les Gaulois n'étaient encore que des espèces de sauvages; et qu'à moins de mettre par la force des armes toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siècles, et par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, et avilir assez les âmes pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (67). Si les nations de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le temps les

a soumis à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'âme. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espèce d'esprit et de talents, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'Orient comme l'effet d'un défaut de l'organisation. Il serait cependant facile d'apercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois et du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; et que, si toutes nos idées, comme l'a démontré Locke, nous viennent par les sens, les Septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les Orientaux, tous par conséquent ont, par leur conformation physique, d'égaux dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, et par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit et de caractère qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les Orientaux doivent ce génie allégorique qui fait et qui doit réellement faire le caractère distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le désir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où par conséquent la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblème, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitait ses sujets, et la dépendance réciproque et nécessaire qui unit les peuples et les souverains, qu'un philosophe indien inventa, dit-on, le jeu des échecs. Il en donna des leçons

au tyran, lui fit remarquer que si, dans ce jeu, les pièces devenaient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pièces, se trouvait dans l'impuissance de se défendre, et que, dans l'un et l'autre cas, la partie était également perdue (68).

Je pourrais donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens; mais je me contente d'en ajouter un second. (Il n'est pas, je crois, nécessaire d'avertir que les écrivains orientaux sont dans l'usage de personnifier des êtres que nous n'oserions animer) : ce sont donc trois contes personnifiés qui causent entre eux. Ma foi, dit l'un, il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde; chacun nous méprise, et, jusqu'à la plus frivole odalisque, personne ne nous croit. Que ne nous sommes-nous appelés *histoire*! Sous ce nom, ajoute le second, les savants nous auraient consultés avec respect et confiance. Vraiment, répond le troisième, si Visthnou, Brama ou Mahomet m'eussent fait, et que j'eusse porté le nom de *religion*, je n'en serais pas moins un conte absurde, et cependant la terre m'adorerait en tremblant; parmi les têtes les plus fortes, peut-être n'en est-il aucune qui pût assurer qu'elle ne m'eût pas cru. Ces exemples feraient, je crois, sentir que la forme du gouvernement à laquelle les nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui suppose sans doute beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut naître non seulement dans

l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu et dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose et ferme la bouche aux historiens (69), si sa puissance n'est à cet égard enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est à la Chine l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd jusqu'à présent aux prières comme aux menaces des rois (70).

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédants de collège, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence et sa liberté: cependant nul accident arrivé à la terre n'avait, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouvèrent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (71), le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le *Panégyrique de Trajan* que pour composer les *Catilinaires*; dans cette hypothèse même, je dis que, par le choix de son sujet, Pline serait resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier, ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina voulait les surprendre, avait à réveiller en eux les passions de la haine et de la vengeance; et

comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde n'aurait-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie et de stupidité que les Grecs, les Romains et tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'Orient, on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'*esprit* qu'à l'assemblage des idées qui leur était utiles, et le despotisme ayant interdit dans presque toute l'Asie l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité, les Orientaux doivent en conséquence être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, et devenir éternellement le mépris des nations libres et de la postérité.

CHAPITRE XXX

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

La position physique de la Grèce est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays le génie du gouvernement fait le génie des nations (72). Or, sous la forme de république, quelle contrée devait être plus féconde que la Grèce en capitaines, en politiques et en héros ? Sans parler des hommes d'Etat, quels philosophes ne devait point produire un pays où la philo-

sophie était si honorée, où le vainqueur de la Grèce, le roi Philippe, écrivait à Aristote : « Ce n'est point de m'avoir donné un fils que je rends grâces aux dieux; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation; j'espère que vous le rendrez digne de vous et de moi. » Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : « J'apprends que tu publies tes *Traité*s *acroamatiques*. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes; et tu savais cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes que par la puissance. Adieu. »

Ce n'était pas dans le seul Aristote qu'on honorait la philosophie. On sait que Ptolomée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, et députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens élevèrent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : « Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, si je vous surpasse en grandeur, je reconnais que vous me surpassez en science et en vertu. Venez donc à ma cour; vous y serez utile non seulement à un grand roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes en donne aux peuples. Adieu. » Zénon lui répondit : « J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime; au milieu du faste, de la pompe et des plaisirs qui environnent les rois, il est beau de désirer encore la science et la vertu. Mon grand âge et la fai-

blesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions: si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse et du véritable bonheur. Adieu. »

Au reste, ce n'était point à la seule philosophie, c'était à tous les arts que les Grecs rendaient de pareils hommages. Un poète était si précieux à la Grèce, que, sous peine de mort et par une loi expresse, Athènes leur défendait de s'embarquer (73). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étaient pas moins sensibles que les autres Grecs (74) aux beautés des arts et des sciences. Passionnés pour la poésie, ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneste, Sacados, Périclité, Phrynis, Timothée (75): pleins d'estime pour les poésies de Terprandre, de Spondon et d'Alcman, il était défendu à tout esclave de les chanter; c'était, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre leurs pensées en vers: « Quiconque, dit Platon, converse avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, peut lui trouver l'abord grossier: mais, s'il entre en matière, il verra ce même homme s'énoncer avec une dignité, une précision, une finesse, qui rendront ses paroles comme autant de traits percants. Tout autre Grec ne paraîtra auprès de lui qu'un enfant qui bégaie. » Aussi leur apprenait-on, dès la première jeunesse, à parler avec élégance et pureté: on voulait qu'à la vérité des pensées ils joignissent les grâces et la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours courtes et justes, fussent pleines de sel et d'a-

grément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, répondaient mal, ou ne répondaient rien, étaient châtiés sur-le-champ. Un mauvais raisonnement était puni à Sparte comme le serait ailleurs une mauvaise conduite : aussi rien n'en imposait à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices et des humeurs de l'enfance, était dans sa jeunesse affranchi de toute crainte ; il marchait avec assurance dans les solitudes et les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citaient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences et les arts n'auraient-ils pas jeté le plus grand éclat dans un pays tel que la Grèce, où on leur rendait un hommage si général et si constant ? Je dis constant pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme l'abbé Dubos, que dans certains siècles, tels que ceux d'Auguste et de Louis XIV, certains vents amènent les grands hommes comme des volées d'oiseaux rares. On allègue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (76) pour ranimer chez eux les sciences et les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siècles d'ignorance, le terrain des arts et des sciences est quelquefois si sauvage et si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savants. Tel était le siècle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savants qui les avaient précédés dans la carrière des sciences et des arts : carrière où ces mêmes savants n'avaient pénétré que soutenus de la faveur

de nos rois, comme le prouvent et les lettres patentes du 10 mai 1543, où François I^{er} fait « les plus expresses défenses d'usér de médisance et d'invectives contre Aristote (77), » et les vers que Charles IX adresse à Ronsard (78).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est qu'assez semblables à ces artifices qui, rapidement élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent et laissent la nature dans une nuit plus profonde, les arts et les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparaître, et les abandonner aux ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siècle où les sciences et les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connaître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours ; le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, et plus ils en restent éloignés. Après un tel siècle, il faut souvent le fumier de plusieurs siècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paraît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences et dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres, et qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendait de la différente tempéra-

ture des pays divers, il serait impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cet égard la plus favorisée, n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit ont tour à tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur leurs esprits. J'ajouterai même que si le lieu de la naissance décidait de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourraient nous donner en ce genre une explication aussi simple et aussi naturelle des phénomènes qui dépendraient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la terre particulière de son pays et les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation aient jusqu'à présent donné aucune supériorité constante sur les autres peuples, on pourrait du moins soupçonner que les petites différences qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation n'ont pas une influence plus sensible sur leur esprit (79). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre, les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres? C'est que le génie n'est point un don de la nature, et qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur; c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse et appliquée, et qu'une vie si différente de la vie commune paraîtra tou-

jours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siècle que dans le siècle précédent? et pourquoi le génie y est-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrsé, et si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte? c'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jeter dans le monde: ils y répandent des lumières, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude et la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit, et qui nous apprennent que, semblables aux parties de feu qui, renfermées dans la poudre, restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action, s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, et que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, était un don de la nature, parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont longtemps vécu dans la province, pourquoi n'en serait-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poésie, la musique et la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléerait-il pas, et dans les gens chargés d'emploi, à la perte de quelques instants qu'exige l'exercice de certaines places; et dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits,

que l'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'aurait-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est longtemps appliqué? Ne sent-on pas que si cet homme ne conserve pas en d'autres genres la même supériorité, c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application et la méthode d'étudier? Par quelle raison, enfin, entre les grands hommes, les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours des circonstances propres à élever cet homme de génie au ministère. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'élève point aux premières places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, et peut-être dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'Etat dont l'esprit pourrait réellement subir l'examen le plus rigoureux, tous les autres, et même quelques-uns des plus célèbres dans l'histoire et dont les actions on jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières, que des esprits très communs. C'est à la force de leur caractère (80), plus qu'à celle de leur esprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers et presque inconnus qu'ont laissés les Auguste, les Tibère, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice et les Charles-Quint, et qu'ils ont composés dans le genre même

où ils devaient exceller, ne prouvent que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, et les circonstances propres à le développer très rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appelés et peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc, et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, et du désir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, et enfin des idées plus ou moins grandes ou fécondes dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (81). Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit et de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion, mais le seul désir du bonheur des hommes. J'ai senti, et ce qu'une bonne éducation répandrait de lumières, de vertus, et par conséquent de bonheur dans la société; et combien la persuasion où l'on est que le génie et la vertu sont de purs dons de la nature s'opposait aux progrès de la science et de l'éducation, et favorisait à cet égard la paresse et la négligence. C'est dans cette vue, qu'examinant ce que pouvaient sur nous la nature et l'éducation, je me suis aperçu que l'éducation nous faisait ce que nous sommes; en conséquence, j'ai cru qu'il était du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette

même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matière aussi importante, que je tâcherai, dans le discours suivant, de fixer d'une manière précise les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.

DISCOURS QUATRIÈME

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

Du génie.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin, et l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que soient ces espèces de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, et mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de *feu* à toutes les idées et aux sentiments propres à remuer nos passions, et à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores applicables à certaines espèces de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étaient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke et de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, et généralement de tous les noms

divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales, et pour cet effet prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Molière, etc. Le nom de *génies*, qu'il donne à des hommes si différents, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnaître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere, gigno, j'enfante, je produis*; il suppose toujours *invention* : et cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes sont de deux espèces. Il en est que nous devons au hasard; telles sont la boussole, la poudre à canon, et généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : et par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau aperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités et intéressantes pour l'humanité (82). Or, c'est le hasard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressants qu'ils traitent, et

que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière, et ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple : alors, celui qui la lui donne obtient le titre de génie sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la *Passion* jusqu'aux poètes Hardy et Rotrou, et jusqu'à la *Mariamne* de Tristan le théâtre français acquiert successivement une infinité de degrés de perfection, Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque; Corneille est un génie (83)

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poète, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée, et qu'il n'y a point de sauts dans la nature (84). Aussi peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence de

cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montaigne, entendoient confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par une infinité d'applications, et Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (85). Les ouvrages du génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les achève.

Mais si le hasard, c'est-à-dire l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts et dans les sciences, s'il détermine l'instant dans lequel ils doivent naître pour faire époque et recevoir le nom de génie, quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'Etat !

César et Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, et dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspirait, avait été forcé, pour composer le médiocre et ridicule ouvrage nommé *Alcoran*, d'avoir recours à quelques moines grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnaître l'ouvrage du hasard, qui le place dans le temps et les circonstances où devait s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guère que prêter son nom !

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avait comme lui asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire pour juger si César était réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Cesar a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jeta par ses victoires les fondements du trône qu'Auguste affermit (86); c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains, et qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talents lui avaient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le désir vif de la gloire.

Ce désir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude et de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce désir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés et les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce désir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusements nouveaux. Ce désir enfin est l'âme de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules et

de ses succès (87) ; succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une âme : aussi n'est-il pas et ne peut-il y avoir de génie universel,

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, et c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce soit, est toujours le produit d'une infinité de combinaisons qu'on ne fait que dans la première jeunesse.

Au reste, par *génie*, je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fond et le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs et si imparfaits ; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine et Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités : cependant l'un et l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies : le premier, par la naïveté, le sentiment et l'agrément

coins du monde, s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume et brille, et l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II

De l'imagination et du sentiment.

La plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination* : il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire et l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous; et l'imagination, dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images, et un rapport de convenances aperçues entre ces images et le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur, l'imagination donne l'être aux sphinx, aux furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration, elle crée le jardin des Hespérides, l'île enchantée d'Armide, et le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (88), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination

qu'un portrait de Louis XIV, fait par Le Brun, diffère du tableau composé (89) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'est guère employée seule que dans les descriptions, les tableaux et les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vêtement aux idées et aux sentiments qu'on nous présente. Elle jouait autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquait presque seule tous les phénomènes de la nature. C'était de l'urne sur laquelle s'appuyait une naïade que sortaient les ruisseaux qui serpentaient dans les vallons; les forêts et les plaines se couvraient de verdure par les soins des dryades et des napées; les rochers, détachés des montagnes, étaient roulés dans les plaines par les orcaïdes; c'étaient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînaient les vents et amoncelaient les orages sur les pays qu'elles voulaient ravager. Si, dans l'Europe, on n'abandonne plus à l'imagination l'explication de phénomènes de la physique; si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté et d'agrément sur les principes des sciences, et qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde: c'est elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'instinct de la formation des perles (90); c'est elle encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant à son gré des démons, des génies, des fées et des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique, s'est, d'une aile audacieuse, souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir longtemps parcouru les déserts immensurables de l'es-

pace et de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point : ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais et spiritueux qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvrait le vaste abîme, est affecté d'amour pour ses propres principes ; cet amour produit un mélange, et ce mélange reçoit le nom de *désir* ; ce désir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuse ; cette corruption contient le germe de l'univers et les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *zophasémin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit, les terres et les mers sont échauffées de ses rayons ; elles les réfléchissent et en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent ; et de leur choc rejaillissent les éclairs et le tonnerre ; ses éclats réveillent les animaux intelligents qui, frappés d'effroi, se meuvent et fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avait dans la Phénicie décrit ainsi la formation de l'univers, sut dans les divers pays débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (91).

Dans la Grèce, elle inspirait Hésiode, lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : « Au commencement étaient le chaos, le noir Erèbe et le Tartare. Les temps n'existaient point encore, lorsque la nuit éternelle qui, sur des ailes étendues et pesantes, parcourait les immenses plaines de l'espace, s'abat tout à coup sur l'Erèbe, elle y dépose un œuf ; l'Erèbe le reçoit dans son sein, le féconde : l'Amour en sort. Il s'élève sur des ailes dorées, il s'unit au chaos : cette union donne l'être aux cieux, à la terre, aux dieux im-

mortels, aux hommes et aux animaux. Déjà Venus, conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur la surface des eaux; tous les corps animés s'arrêtent pour la contempler; les mouvements que l'Amour avait vaguement imprimés dans toute la nature se dirigent vers la beauté. Pour la première fois, l'ordre, l'équilibre et le dessein sont connus à l'univers. »

FIN DU TOME TROISIÈME

NOTES

DU TOME TROISIÈME

(1) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin, et rien au grand Dieu qui, selon eux, est bon, et n'a pas besoin de ces offrandes. (*Voyez Vincent le Blanc.*)

Les habitants de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, et une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, et disent : « Voilà pour toi, seigneur diable. » Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, et disent : « Voilà pour toi, seigneur Dieu. » Ils ne lui font aucune prière. (*Recueil des Lettres édifiantes.*)

(2) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dirait-on que c'est communément le désir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le désir vague du bonheur ? C'est un désir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande si l'homme qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du désir des plaisirs physiques ? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne serait point avide d'argent, si l'argent n'était pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne désirerait point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'aurait point de cours.

(2 bis) « Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un état violent; ils soupirent sans cesse après la guerre; ils s'y font un nom en peu de temps; ils aiment mieux combattre que labourer. »

(2 ter) L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs, et à saisir les maximes et les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté et à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté et d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine et plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs et les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractère heureux est gai et bon homme; c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disait, en parlant de Cassius : « Je redoute ces gens hâves et maigres : il n'en est pas ainsi de ces Antoine, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs et n'aiguise point de poignards. » Cette observation de César est très belle, et plus générale qu'on ne pense.

(3) L'ambition est, si j'ose le dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irrite, et qui triomphent de tout.

(3 bis) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le désir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le désir vague du bonheur, désir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis sans doute en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif et le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espèce qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talents, et capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la première jeunesse, c'est-à-

dire dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places! Oui, ils les acceptent, ils les désirent même; mais ce désir ne mérite pas le nom de *passion*, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies et de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carrière qu'il s'est ouverte dans la jeunesse; mais il ne s'en ouvrirait pas une nouvelle.

(4) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne désirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(5) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile: mais partout où l'estime procure de grands avantages, on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

(6) On s'est tué, jusqu'à présent, à répéter les uns d'après les autres qu'on ne doit pas compter parmi ses amis ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas sans doute la plus flatteuse; mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuserait-on le nom d'amitié à cette espèce de sentiment? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause; et celle-la en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme: peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse alors de l'aimer. Oui, sans doute; mais que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, et cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle était belle. Que l'ami en qui nous avons le plus de confiance et dont nous estimons le plus l'âme, l'esprit et le caractère, devienne tout à coup aveugle, sourd et muet; nous regretterons en lui la perte de notre an-

cien ami, nous respecterons encore sa momie : mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur général est-il disgracié, on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout à coup aveugle, sourd et muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvait lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami-né du contrôle général et de celui qui l'occupe. Son nom peut-être inscrit dans l'inventaire des meubles et ustensiles appartenant à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide et la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques Pierre ? Qu'Octave, qui n'était certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'était qu'une âme faible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(7) Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, et leurs caractères connus, s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(8) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée ; et enfin ce point d'honneur heureux et utile à la société qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle *ses amis*. On leur rendrait bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on était affecté pour eux des sentiments les plus vifs ; mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, et on ne les aime plus.

(9) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certains

gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne font rien continûment. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse et de froideur, où ceux de froideur sont très rares.

(10) Peut-être faut-il du courage, et soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié lisent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisait exécuter aux Scythes et aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce siècle, on n'a pas même l'idée de cette espèce d'amitié. Aussi, chez les Scythes et les Grecs, l'amitié était-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvait avoir plus de deux amis ; mais, pour les secourir, il était en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'était en partie l'amour de l'estime qui les animait. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

(11) *Brave* était alors synonyme d'honnête homme ; et c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore un *brave homme*, pour exprimer un homme loyal et honnête.

(12) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font sollicitateurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des services, mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui et de la perte de leur liberté ; quelques autres, enfin, se croient très dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, et qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

(13) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis et s'en croire peu.

(14) Chacun répète, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis ; et chacun en particulier soutient qu'il est bon

ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des hypocrites et bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propositions de ce chapitre. J'aurai pour moi l'expérience.

(15) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(16) Il est peu d'hommes dans ce cas, et cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la Divinité, et qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme sous un nom ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Fontenelle la puissance qu'il avait de se suffire à lui-même, c'est-à-dire d'être un des plus sages et des plus heureux des hommes!

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs, s'ils répètent toujours ces paroles : « Ceux-là sont nos ennemis, qui sont plus riches et plus heureux que nous », on peut assurer qu'à leur exemple la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, et rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices, parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tarirait aussitôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre et de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, et dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connaît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point; il ne voit en eux,

comme Démocrite, que des fous ou des enfants contre lesquels il serait ridicule de se fâcher, et qui sont plus dignes de pitié que de colère. Il les considère enfin de l'œil dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fonder sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte, et qui de chaque être a fait un assassin.

Si les lois seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux lois. Son indifférence est toujours juste et toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

(17) Si nous aimions notre ami pour lui même, nous ne considérerions jamais que son bien-être ; nous ne lui reprocherions pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; et nous nous féliciterions de son bonheur.

(18) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper et d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins !

(19) Les femmes, chez les Gélons, étaient obligées par la loi à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons et de cultiver la terre ; mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordait cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur était agréable. Les femmes étaient fort attachées à cette loi. (Voyez *Bardezanes*, cité par Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*.)

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très fort et très agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. (*Recueil des Lettres édifiantes*.)

(20) Dans l'école de Védantam, les brahmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes : l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire *du moi*, c'est à-dire *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant par une application constante qu'on est l'être unique, éternel, infini. La clef de délivrance est dans ces paroles : « Je suis l'Être suprême. »

(21) *Secundum id quod amplius nos delcetat operemur necesse est*, dit saint Augustin.

(22) Dans le harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le grand-seigneur donne ses femmes à garder.

(22 bis) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, et l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

(23) Si les voleurs sont aussi fidèles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun qui les unit les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, et qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu ?

(24) Si les supplices en usage dans presque tout l'Orient font horreur à l'humanité, c'est que le despote qui les ordonne se sent au-dessus des lois. Il n'en est pas ainsi dans les républiques ; les lois y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

(25) Chardin, tome V.

(26) *Histoire critique de la philosophie*, par Deslandes.

(27) Voyez l'*Histoire critique de la Philosophie*.

(28) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entre eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains, combien l'ambition excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire ! (Voyez l'*Histoire des Huns*, par Guignes, article de *la Chine*.)

(29) C'est pourquoi la nation anglaise, entre ses privilèges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

(30) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de lois et d'administration, si le czar Pierre prenait conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme, et que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(31) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous-même, Louis XIII dans une de ses lettres se plaint du maréchal d'Ancre : « Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne m'accorde que le plaisir de la chasse, que la promenade des Tuileries ; il est défendu aux officiers de ma maison, ainsi qu'à tous mes sujets, de m'entretenir d'affaires sérieuses et de me parler en particulier. » Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

(32) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisait tous les libelles faits contre lui et contre Louis XIV. Il voulait s'éclairer, et il sentait que la haine et l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

(33) Comme tous les citoyens sont fort ignorants du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui

ne peuvent saisir d'un coup d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un Etat. Ils proposent en conséquence des projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un peuple ; aussi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernements, tout changement est un nouveau malheur, parce qu'on n'y peut suivre aucun plan, parce que l'administration corrompt tout. Il n'est dans ces gouvernements qu'une chose utile à faire, c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devait cependant prévoir qu'un grand homme succède rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourraient bientôt retomber dans la barbarie dont il avait commencé à les tirer.

(34) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir dans le souverain l'injustice commise envers un sujet. A l'avènement de Malicorne au trône d'Ecosse, un seigneur lui présente la patente de ses privilèges, le priant de les confirmer : le roi la prend et la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement ; et le parlement ordonne que le roi, assis sur son trône, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil et une aiguille la patente de ce seigneur.

(35) Qu'un visir commette une faute dans son administration ; si cette faute nuit au public, les peuples crient, et l'orgueil du visir s'en offense : loin de revenir sur ses pas et d'essayer par une meilleure conduite de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent ; les cris redoublent : alors il ne reste au visir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'Etat à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême qui toujours annonce la ruine des empires ; et c'est à ce dernier parti que s'arrêtent communément les visirs.

(36) Le visir lui-même n'entre qu'en tremblant au divan, quand le sultan y est.

(37) Au moment que trois cents Spartiates défendaient le Pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques : « Quels hommes, s'écria un seigneur persan, allons-nous combattre ! insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire. »

(38) Dans l'*Histoire de Louis XI*, Duclos dit que les Suisses, au nombre de trois mille, soutinrent l'effort de l'armée du dauphin, composée de quatorze mille Français et de huit mille Anglais. Ce combat se donna près de Bottelen, et les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, treize cents Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de vingt mille hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, trois cent cinquante Suisses défirent huit mille Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique et lit la liste des trois cent cinquante noms.

(39) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des lois.

(40) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'Orient : les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts et de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir, même à cet égard, est très borné.

(41) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentait tout l'avantage de cette constitution d'Etat. Il craignait que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. Le Tellier, il dit : « Don Luis et moi savons bien que Charles II est hors des royaumes qui lui appartiennent ; mais entre toutes les raisons qui peuvent engager les rois, nos maîtres, à songer à son établissement, une des plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une république puissante, qui, dans la suite, donnerait à penser à tous ses voisins. »

(42) Dans ces pays, l'esprit et les talents ne sont honorés que sous de grands princes et de grands ministres.

(43) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers peut se dire des peuples : c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux ; or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches et les plus commerçants.

(44) De tous les peuples de la Germanie, les Suéones, dit Tacite, sont les seuls qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, et qui soient comme eux soumis au despotisme.

(45) Il fut sans doute un temps où les gens d'esprit n'avaient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortaient qu'une fois l'an de leur retraite ; c'était pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclarait à haute voix et ses réflexions politiques sur l'administration, et les changements ou les modifications qu'on devait apporter dans les lois. Ceux dont les réflexions étaient trois fois de suite jugées fausses ou peu importantes, perdaient le droit de parler. (*Histoire critique de la Philosophie*, tome II.)

(46) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant aperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta et lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois le même prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le père Maracio convient du fait, et prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les musulmans assurent que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants, et qui surpassent autant toute la force et la supercherie humaine, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut de son vivant enlevée au ciel ; ils célèbrent son assomption.

(47) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil moins composé d'hommes d'Etat que de théologiens ; on y expose les maux actuels de l'empire ; on en cher

che les causes, et l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avaient irrité le Très-Haut, et qu'on ne pourrait mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes et la prière.

Cette résolution prise, l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restaient encore après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avait su que le courage n'était jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'était opposer de timides agneaux à des loups furieux que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(48) Ils alléguaient en faveur de leur sentiment l'ancienne discipline de l'église d'Orient, et le treizième canon de la lettre de saint Basile-le-Grand à Amphiloque. Cette lettre portait que « tout soldat, qui tuait un ennemi dans le combat, ne pouvait de trois ans s'approcher de la communion; » d'où l'on pourrait conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé et vertueux, rien ne serait quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

(49) Ces Safriens étaient si redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer avec six cents hommes cent vingt de ces fanatiques qui s'étaient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé *Ben-Mervan*, ce capitaine représenta qu'avidé de la mort, chacun de ces sectaires pouvait combattre avec avantage contre vingt Arabes, et qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant pas dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderait point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendait si inégal.

(50) De petits moyens produisent toujours de petites passions et de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la faiblesse, encore plus que la sottise, qui dans la plupart des gouvernements éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbéciles que nous le paraîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, et qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moi-

nes? Chacun sait le remède à ce mal, et sent en même temps combien il serait difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelque société ne mettrait-il pas à cet égard au bien public! Que de longs et pénibles efforts de courage et d'esprit; que de constance enfin ne supposerait pas l'exécution d'un pareil projet! Pour le tenter, peut-être faudrait-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, et qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser partout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique et en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(51) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce et opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

(52) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; et celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

(53) C'est-à-dire ceux dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

(54) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'*homme d'esprit*, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public; et si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, et choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons, ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation; et qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature, à moins d'entendre par le mot *nature* l'enchaînement éternel et universel qui lie ensemble tous les événements du monde, et dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

(55) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Malebranche etc., ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité, et que les muses qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines et les prairies, ne seraient que des villageoises si elles ne prenaient de temps en temps l'air des grandes villes.

(56) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. « Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus et sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses et ses artifices politiques; et le pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome. »

(57) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, et la lâcheté le plus punie

(58) Voyez l'*Histoire critique de la Philosophie*.

(59) Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *Réveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant est très bonne. « Distrait par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger. »

En parlant d'un peuple nommé *les Aries*, qui se peignaient le corps d'une manière effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoit que confusément.

(60) Si les jeunes gens montrent en général plus de courage au lit de la mort, et plus de faiblesse sur l'échafaud que les vieillards, c'est que dans le premier cas les jeunes gens conservent plus d'espoir, et que dans le second ils font une plus grande perte.

(61) Tacite dit que, si les Septentrionaux supportent mieux la faim et le froid que les Méridionaux, ce

derniers supportent mieux qu'eux la soif et la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

(62) Olaus Vormius, dans ses *Antiquités danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connaissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire des inscriptions qui y étaient gravées en caractères runes ou gothiques. Ces rochers formaient une suite d'histoire et de chronologie qui composait presque toute la bibliothèque du Nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servait de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse : les unes étaient jetées confusément; on donnait aux autres quelque symétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury, en Angleterre; elles servaient de sépulture aux princes et aux héros bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossements et d'armures qu'on en tire.

(63) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes, c'est depuis qu'instruits par les Romains dans le commerce, ils se sont enrichis et policés.

Ce qui est arrivé aux Gaulois, dit Tacite, est arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

(64) Les Gaulois, dit Tacite, aimaient les femmes, avaient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyaient quelque chose de divin, les admettaient dans leurs conseils, et délibéraient avec elles sur les affaires d'Etat. Les Germains en usaient de même avec les leurs : les décisions des femmes passaient chez eux pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*; avant elle, une *Aurinia*, et plusieurs autres, s'étaient attiré la même vénération. « C'est enfin, dit Tacite à la société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats et leur sagesse dans les conseils. »

(65) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les Septentrionaux ont toujours été très sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, in *Itinere Danico*, dit la même chose.

(66) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

(67) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asile dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges; il s'y présente et leur dit: « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire je vous demande lequel d'entre vous, si le prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour le livrer? » A cette question le tribunal se tait, se lève et renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux: un Turc n'établit point chez lui de manufacture; il ne supportera point avec un plaisir secret l'insolence de ses inférieurs, insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que dans un cas pareil fit un seigneur anglais à ceux qui l'accusaient de trop de bonté: « Si je voulais plus de respect de mes vassaux, je sais comme vous que la misère a la voix humble et timide; mais je veux leur bonheur, et je rends grâce au ciel puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches et plus heureux. »

(68) Les visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. « Un roi de Perse en colère déposa son grand-visir, et en mit un autre à sa place: néanmoins, parce que d'ailleurs il était content des services du déposé, il lui dit de choisir dans ses Etats un endroit tel qu'il lui plairait, pour y jouir le reste de ses jours avec sa famille des bienfaits qu'il avait reçus de lui jusques alors. Le visir lui répondit: « Je n'ai pas besoin de tous les biens dont votre majesté m'a comblé; je la supplie de les reprendre; et, si elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un lieu qui soit habité, je lui demande avec instance de m'accorder quelque village désert que je puisse repeupler et rétablir avec mes gens, par mon travail, mes soins et mon industrie. » Le roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il les demandait; mais, après une grande recherche, ceux qui en avaient eu la commission vinrent lui rapporter qu'ils n'en avaient pas

trouvé un seul. Le roi le dit au visir déposé, qui lui dit : « Je savais fort bien qu'il n'y avait pas un seul « endroit ruiné dans tous les pays dont le soin m'avait « été confié. Ce que j'en ai fait a été afin que votre « majesté sût elle-même en quel état je les lui rends, « et qu'elle en charge un autre qui puisse lui en rendre « un aussi bon compte. » (Galland, *Bons mots des Orientaux.*)

(69) Si dans ces pays l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres qui dans les siècles précédents ont quelquefois vendu leur patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendants souvent aussi coupables que leurs ancêtres, comment en ces pays un ministre ferait-il le bien public? Quels obstacles ne mettraient point à ses projets des gens puissants, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs pères? Comment, dans ces gouvernements, oser demander des vertus à un citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants, c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien et dit la vérité.

(70) Le tribunal d'histoire, dit Fréret, est composé de deux sortes d'historiens : les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au dehors du palais, c'est-à-dire tout ce qui concerne les affaires générales; et les autres, tout ce qui se passe et se dit au dedans, c'est-à-dire toutes les actions et les discours du prince, des ministres et des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe et la jette, sans la communiquer à ses confrères, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connaître l'esprit de ce tribunal, Fréret rapporte qu'un nommé *T-sou-i-chang* fit assassiner *T-chouang-chong* dont il était le général (c'était pour se venger de l'affront que ce prince lui avait fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, et la mit dans ses archives. Le général, en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, et nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement pour remplacer la perte

des premiers. Le général, instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal et en fit périr tous les membres; aussitôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général était peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition, il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, second empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'histoire de son règne. « Seigneur, lui dit le président, songez que nous rendons un compte exact des vices et des vertus des souverains; que nous cesserions d'être libres si vous persistiez dans votre demande. Hé quoi! lui répondit l'empereur, vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettais?... Il ne serait pas, reprit le président, en mon pouvoir de les cacher. Ce serait avec douleur que je les écrirais; mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi. »

(71) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, donna du ressort à son âme. « Il devint, dit l'abbé de La Bletterie, un homme de génie; et il n'eût été qu'un homme d'esprit s'il fût entré dans le monde sous le règne de Néron. »

(72) Rien, en général, de plus ridicule et de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, et la font en conséquence ou triste, ou gaie, ou grossière, ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût français, et qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractère d'une nation, les changements arrivés dans son administration et dans ses mœurs. On a dit que les Français étaient gais; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'aperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts

considérables sur les campagnes, la nation française ne peut être gaie, puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, et que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité ou, dit-on, se trouvait la police de payer les jours gras une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan et du bourgeois; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris, mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui souvent a besoin d'être animée par le vin; et qu'enfin la bonne compagnie, en excluant la bonne grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable: aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractère de notre nation et celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons ou sur les boulevards: le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai; la joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance, et le signe de l'aisance d'un peuple est ce que certaines gens appellent son *insolence*, c'est-à-dire la connaissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, et de ce que l'homme doit à l'homme; connaissance toujours interdite à la pauvreté timide et découragée. L'aisance défend ses droits, l'indigence les cède.

(73) Un poète est aux îles Mariannes regardé comme un homme merveilleux: ce titre seul le rend respectable à la nation.

(74) A la vérité, ils avaient en horreur toute poésie propre à amolir le courage. Ils chassèrent Archiloque de Sparte pour avoir dit en vers qu'il était plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'était pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, et les lois qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'était pas d'en faire un peuple grossier.

(75) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionysodote, Areus, et Chilon, l'un des sept sages, s'étaient distingués par le talent des vers. La poésie lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, était pleine de ces traits de feu propres à porter dans les âmes l'ardeur et le courage.

(76) Les souverains sont sujets à penser que, d'un mot et par une loi, ils peuvent tout à coup changer l'esprit d'une nation; faire, par exemple, d'un peuple lâche et paresseux, un peuple actif et courageux. Ils ignorent que, dans les États, les maladies lentes à se former ne se dissipent qu'avec lenteur; et que, dans le corps politique comme dans le corps humain, l'impatience du prince et du malade s'oppose souvent à la guérison.

(77) Dans les plus beaux siècles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, et les autres ont mis son portrait en regard avec celui de Jésus-Christ; quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plusieurs critiques, et entre autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *Censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par état, et opiniâtres par ignorance, se voyaient pour ainsi dire chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, et le firent exiler.

(78) Voici les vers que le monarque écrivait au poète :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

(79) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes, que j'appelle communément *bien organisés*, du moins peut-on assurer que cette influence est si légère, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques, et qu'enfin on explique très bien par les

causes morales ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, et qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

(80) Les caractères forts, et par cette raison souvent injustes, sont, en matière de politique, encore plus propres aux grandes choses que de grands esprits sans caractère. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies : cependant ces grands caractères sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractère, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit : aussi, entre trois ou quatre cents ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractère, lorsque entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit, supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, etc.

(81) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devrait être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit, mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles il se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siècle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est point d'homme qui se croie un homme médiocre, et qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la nature du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxes des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil lutte longtemps contre ce sentiment avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé ; ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands

seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai partout où ils l'aperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer et l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres sont des juges corrompus par la paresse ou par l'envie.

(82) Le neuf et le singulier, dans les idées, ne suffisent pas pour mériter le titre de *génie* ; il faut, de plus, que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes : c'est en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

(83) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, susceptible de nouvelles perfectiones. Racine a prouvé qu'on pouvait écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvait y porter plus de chaleur ; et Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvait y mettre plus de pompe et de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(84) Il est en ce genre mille sources d'illusions. Un homme sait parfaitement une langue étrangère ; c'est, si l'on veut, l'espagnol. Si les écrivains espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur français, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu ses modèles, doit paraître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art

à ce haut degré de perfection auquel il serait impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

(85) Je pourrais même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain voit dans chaque siècle cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est entre ses mains plus féconde que dans les mains de tout autre; et qu'enfin on voit toujours, à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

(86) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux, même au jugement sévère de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses, et des choses nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre auteur, on voit de grands poètes prendre Homère pour modèle, se demander en écrivant: « Homère eût-il pensé, se fût-il exprimé comme moi? » il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion et Ziska, dont l'un s'était proposé Cyrus, et l'autre Annibal pour modèle. »

(87) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes et générales, vit, et dans l'oubli de ces attentions, et dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde: aussi leur paraît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connaissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes; que tout homme qui mène à peu près la vie de tout le monde n'a que les idées de tout le monde; qu'un pareil homme ne s'élève point au-dessus de la médiocrité; et qu'enfin le génie suppose toujours dans un homme un désir vir de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espèce de désir, n'ouvre son âme qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps: « O mes amis! leur répond-il, vous me demandez l'impossible. Comment par-

tager mon temps entre mes affaires et mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses? »

Corneille était sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme auquel il avait accordé sa fille, et que l'état de ses affaires mettait dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez lui, perce jusque dans son cabinet : « Je viens, lui dit-il, monsieur, retirer ma parole, et vous exposer les motifs de ma conduite... Hé! monsieur, réplique Corneille, ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle; je n'entends rien à toutes ces affaires-là. »

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court tout effrayé dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison: « Hé bien, lui répond-il, avertissez ma femme; je ne me mêle point des affaires du ménage. »

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres qu'ils doivent ces mœurs simples et ces réponses inattendues et naïves, qui si souvent fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie. Je citerai à ce sujet deux traits du célèbre La Fontaine. Un de ses amis, qui sans doute avait sa conversation fort à cœur, lui prête un jour son Saint-Paul. La Fontaine le lit avec avidité; mais, né très doux et très humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre. Il ferme le livre, le reporte à son ami, et lui dit : « Je vous rends votre livre; ce saint Paul-là n'est pas mon homme. » C'est avec la même naïveté que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais : « Comment, s'écriait La Fontaine, des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un saint Augustin à celle de ce Rabelais, si naïf et si amusant! »

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressants vit isolé au milieu du monde : il est toujours lui, et presque jamais les autres : il doit donc leur paraître presque toujours ridicule.

(88) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention et la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme pas-

sionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination qu'un poète excellent, dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(89) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

(90) L'imagination, soutenue de quelque tradition obscure et ridicule, enseigne à ce sujet qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avait forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portaient des coups mortels : armé de cet arc, lui seul mettait une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme; il est battu, fait un traité, et obtient pour son fils la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer, à l'arc magique de son père, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, et ne soupçonne point le crime. Mais à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-père, le défait, et le force à faire avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparaît au roi du Tunquin, et lui fait connaître l'auteur de ses infortunes. Le père indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence; elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence et de son innocence. Elle se tait. Le père la frappe, le sang coule, la métamorphose commence; et la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

(91) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre et le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, et les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme détachée, tous les trente-six mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, et la résout en eau. La nature, réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend, porté sur les ailes des vents; leur souffle fait écouler les eaux, et le terrain humide est desséché : les plaines,

les forêts se couvrent de verdure, et la terre reprend sa première forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitans de Lao, le siècle de Xaca, un mandarin nommé *Pontabobamysuan*, s'abaisse sur la surface des eaux : une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin l'aperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu; mais ne pouvant se priver entièrement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle; c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle que la fille conçoit et enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le mandarin fait retirer les eaux; il creuse les vallées, élève les montagnes, et vit parmi les hommes, jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel; mais les portes lui en sont fermées, et ne se rouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue et rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau dont la composition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

FIN DES NOTES DU TOME TROISIÈME

TABLE SOMMAIRE

DU TOME TROISIÈME

CHAP. XI. De l'ambition. (<i>Suite.</i>) — Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.....	3
CHAP. XII. Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir du plaisir physique, pour-quoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux? — On répond à cette objection, et l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.....	6
CHAP. XIII. De l'orgueil — On ne désire d'être estimable que pour être estimé, et d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure; avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.....	11
CHAP. XIV. De l'amitié. — Autre application des mêmes principes.....	16
CHAP. XV. Que la crainte des peines ou le désir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions. — Ayant prouvé que nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique, pour confirmer cette vérité, on prouve dans ce chapitre que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourrait supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, et qu'on pourrait apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire et de la vertu, on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.....	24
CHAP. XVI. A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. — Pour résoudre cette question, on examine dans chaque homme le mélange de ses vices et de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot vertueux; et l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législa-	

- tion particulière de quelques Empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière que l'on considère en particulier, et les gouvernements despotiques, et les Etats libres, et enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. 30
- CHAP. XVII. Du désir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, et du danger auquel le despotisme expose les rois. 41
- CHAP. XVIII. Principaux effets du despotisme. — On prouve, dans ce chapitre, que les visirs n'ont aucun intérêt à s'instruire, ni de supporter la censure; que ces visirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice et d'administration, et qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu. 47
- CHAP. XIX. Le mépris et l'abaissement où sont les peuples entretiennent l'ignorance des visirs; second effet du despotisme. 52
- CHAP. XX. Du mépris de la vertu et de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du despotisme. — On prouve que, dans les Empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, et qu'on n'en honore que le nom. 56
- CHAP. XXI. Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du despotisme — Après avoir montré, dans l'abrutissement et la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des despotismes, on conclut que c'est uniquement de la forme particulière des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu; et l'on examine, dans les chapitres suivants, la cause des effets contraires. 61
- CHAP. XXII. De l'amour de certains peuples pour la gloire et la vertu. — On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire et pour la vertu dépend, dans chaque Empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. 65
- CHAP. XXIII. Que les nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, et plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes. — On prouve que la production des grands hommes est

l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents et aux grandes vertus; et que les talents et les vertus ne sont nulle part aussi récompensés que dans les républiques pauvres et guerrières. 70

CHAP. XXIV. Preuve de cette vérité. — Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passion ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire ou pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont certains peuples paraissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres suivants, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter. 74

CHAP. XXV. Du rapport exact entre la force des passions et la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet. — Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions. 78

CHAP. XXVI. De quel degré de passion les hommes sont susceptibles. — On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; et que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les donner de la continuité d'attention à laquelle est attaché la supériorité d'esprit; qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on aperçoit entre les hommes dépend et de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivants, on examine si les faits se rapportent aux principes. 84

CHAP. XXVII. Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis. — Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant

BIBLIOTHÈQUE

dans tous les hommes d'égaies dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seraient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits; qu'en vain on voudrait l'attribuer à la différente température des climats; et qu'en vain l'on essaierait d'expliquer par le physique une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples; et enfin, la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts. 90

CHAP. XXVIII. Des conquêtes des peuples du Nord. — Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des Septentrionaux. . . . 94

CHAP. XXIX. De l'esclavage et du génie allégorique des Orientaux. — Application des mêmes principes. 103

CHAP. XXX. De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences. — Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts et les sciences sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts et ces mêmes sciences ont été plus honorés: ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits. 109

La conclusion générale de ce Discours, c'est que tous les hommes communément bien organisés ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées*; et que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, et de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'éducation.

DISCOURS QUATRIÈME

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT

Pour donner une connaissance exacte de l'esprit et de sa nature, on se propose, dans ce Discours, d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit.

CHAP. PREMIER. Du génie. 118

CHAP. II. De l'imagination et du sentiment. 126

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

Imp. Nouvelle (assoc. ouv.), rue des Jeûneurs, 14. — G. Masquin, dir.

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987

<i>Maitre (L'abbé). Voyage autour de ma Chaire</i>	1	<i>Roland (M^{me}). Mémoires</i>	4
— <i>Prisonniers du Caucase</i>	1	<i>Rousseau (J.-J.). Emile</i>	4
<i>Malherbe. Poésies</i>	1	— <i>La Nouvelle Héloïse</i>	3
<i>Martinez. Théâtre</i>	2	— <i>Confessions</i>	3
<i>Marmontel. Les Incas</i>	2	— <i>Contrat social</i>	1
<i>Massillon. Petit Carême</i>	1	— <i>De l'Inégalité</i>	1
<i>Mirabeau. Sa Vie. Ses Discours</i>	5	<i>Saint-Réal. Don Carlos. Conjuration contre Venise</i>	1
<i>Molière. Tartuffe. Dépit</i>	1	<i>Salluste. Catilina. Jugurtha</i>	1
— <i>Don Juan. Précieuses</i>	1	<i>Scarron. Roman comique</i>	3
— <i>Bourgeois Gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas</i>	1	— <i>Virgile travesti</i>	3
— <i>Ambryvan. Ecole des Maris</i>	1	<i>Schiller. Les Brigands</i>	1
— <i>Médecin malgré lui. Mariage forcé. Sicilien</i>	1	— <i>Guillaume Tell</i>	1
— <i>L'Etourdi. Armande</i>	1	<i>Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure</i>	1
— <i>L'Ecole des Femmes</i>	1	<i>Sévigné. Lettres choisies</i>	2
— <i>Mahéu imaginaire. Fourberies de Scapin</i>	1	<i>Shakespeare. Hamlet</i>	1
— <i>L'Avare. George Dandin</i>	1	— <i>Roméo et Juliette</i>	1
— <i>Misanthrope. Femmes savantes</i>	1	— <i>Macbeth</i>	1
— <i>Pourceaugnac. Fâcheux</i>	1	— <i>Othello</i>	1
<i>Montesquieu. Lettres persanes</i>	2	— <i>Roi Lear</i>	1
— <i>Grandeur et Décadence des Romains</i>	1	— <i>Joyeuses Commères</i>	1
<i>Ovide. Métamorphoses</i>	3	<i>Sterne. Voyage sentimental</i>	1
<i>Pascal. Pensées</i>	1	<i>Sustons. Douze Césars</i>	2
— <i>Lettres Provinciales</i>	2	<i>Swift. Gulliver</i>	2
<i>Piron. La Métromanie</i>	1	<i>Tacite. Mœurs des Germains</i>	1
<i>Plutarque. Vie de César</i>	1	<i>Tasse. Jérusalem délivrée</i>	2
<i>Prévost. Manon Lescaut</i>	1	<i>Tassoni. Seau enlevé</i>	2
<i>Rabelais. Œuvres</i>	5	<i>Vauban. Dime royale</i>	1
<i>Racine. Esther. Athalie</i>	1	<i>Vauvenargues. Choix</i>	1
— <i>Phédre. Britannicus</i>	1	<i>Virgile. Enéide</i>	2
— <i>Andronique. Plaideurs</i>	1	— <i>Bucoliques et Géorgiques</i>	1
— <i>Iphigénie. Mithridate</i>	1	<i>Volney. Ruines. Religion</i>	2
<i>Regnard. Voyages</i>	1	<i>Voltaire. Charles XII</i>	2
— <i>Le Joueur. Les Folies</i>	1	— <i>Siècle de Louis XIV</i>	4
— <i>Le Légataire universel</i>	1	— <i>Histoire de Russie</i>	2
		— <i>Romans</i>	5
		— <i>Zaire. Mérope</i>	1
		— <i>Mahomet. Mort de César</i>	1
		<i>Xénophon. Dix mille</i>	1

Adresser toutes les demandes à M. L. BERTHIER

2, RUE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

La **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**, fondée en 1863, dans le but de faire pénétrer au sein des plus modestes foyers les œuvres les plus remarquables de toutes les littératures, a publié, jusqu'à ce jour, les principales œuvres de

ALFIERI.	ERASME.	MONTAIGNE.
ARIOSTE.	EPICTETE.	MONTESQUIEU.
BACHAUMONT.	FLORIAN.	OUVERTURE.
BEAUMARCHAIS.	FÉNELON.	PASCAL.
BECCARIA.	FOË (de).	PIRON.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	FONTENELLE.	PLAUTE.
BOILEAU.	GËTHE.	PRENOST.
BOSSUET.	GOLDSMITH.	RABELAIS.
BOUFFLERS.	GRESSET.	RACINE.
BRILLAT-SAVARIN.	HAMILTON.	REGNARD.
BYRON.	HOMÈRE.	ROLAND (Madame).
CAZOTTE.	HORACE.	ROUSSEAU (J.-J.).
CERVANTÈS.	JEUDY-DUGOUR.	SAINTE-ROCHE.
CÉSAR.	JUVÉNAL.	SALLUSTE.
CHAMFORT.	LA BOËTIE.	SCARRON.
CHAPELLE.	LA BRUYÈRE.	SCHILLER.
CICÉRON.	LA FONTAINE.	SEDATE.
COLLIN d'HARLEVILLE.	LAMENNAIS.	SÉVIGNÉ (M ^{me} de).
CONDORCET.	LA ROCHEFOUCAULD.	SHAKESPEARE.
CORNEILLE.	LESAGE.	STERNE.
COURIER (Paul-Louis).	LINGUET.	SUËTONE.
CYRANO DE BERGERAC.	LONGUS.	SWIFT.
D'ALEMBERT.	MABLY.	TACITE.
DANTE.	MACHIAVEL.	TASSOLI.
DÉMOSTHÈNES.	MAISTRE (de).	VAUBAN.
DESCARTES.	MALHERBE.	VAUVENARGUES.
DESMOULINS (Camille).	MARIVAUX.	VIRGILE.
DIDEROT.	MARMONTEL.	VOLNEY.
DUCLÔ.	MASSILLON.	VOLTAIRE.
	MIRABEAU.	XENOPHON.

Voir le catalogue détaillé dans l'intérieur de la couverture

Envoi franco du Catalogue

On trouve aussi chez les mêmes Éditeurs

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE EN 23 VOLUMES

Comprenant : Grammaire. — Arithmétique et Tenu de livres. — Histoire naturelle. — Agriculture. — Cosmographie. — Droit usuel. — Géographie générale. — Physique. — Hygiène. — Chimie. — Géographie de France. — Mythologies et Religions. — Philosophie et Morale. — Botanique. — Histoire de France. — Inventions et Découvertes. — Géométrie. — Histoire du monde. — Histoire ancienne et moderne. — Dictionnaire usuel de la Langue Française.

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. — Franco, 10 c. en sus